N° 209 1er Février 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le corps mystique du Christ

Dans la brève étude qu'on entreprend ici, on ne cherchera pas à présenter une théorie du Corps mystique rigoureusement complète selon les exigences d'un théologien de profession. Se plaçant au point de vue de la vie spirituelle des fidèles, on cherchera simplement à dire ce qu'est, concrètement, le Corps mystique et ce que requiert de nous sa réalisation. Le plan suivi sera celui-ci :

1. Une vie menée au compte du Christ.
2. Par la foi.
3. Par la charité.
4. Unis au mystère du Christ par les sacrements.
5. Afin qu'Il soit tout en tous.

*
* *

I. — Une vie menée au compte du Christ

« Je vis, ce n'est plus moi; c'est le Christ qui vit en moi. »
(S. Paul, *Gal.*, II, 20.)

Tout est là. Le Corps mystique se réalise quand notre

vie appartient au Christ. Car c'est alors que nous menons en cette vie une vie qui est sienne, sa vie en nous, sa vie dans l'humanité ; c'est alors que nous sommes véritablement ses membres.

Nous sommes pécheurs. Le Christ est le saint de Dieu. Comme pécheurs, nous sommes chassés loin de la face de Dieu; mais nous retrouvons un accès vers lui dans le Christ, et le Père ne peut plus refuser de nous entendre et de nous accueillir si nous nous présentons devant lui sous les traits, pour ainsi dire, et revêtus de la justice de Celui en qui il a mis toutes ses complaisances : tel Jacob se présentant à la bénédiction d'Isaac sous les traits de son frère aîné et revêtu de ses habits.

Si vraiment le Père a mis dans le Christ TOUTES ses complaisances, nous ne pourrons lui plaire que s'il nous voit dans le Christ, que si, en vérité, nous sommes dans le Christ, que si nous ne nous présentons pas à lui en dehors du Christ, mais comme blottis dans son ombre, comme passant dans son sillage : mieux, comme des membres de son Corps.

Si vraiment « nul ne monte au ciel sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme, qui est dans le ciel » (*Jean*, III, 13), nous ne pourrons, évidemment, accéder à Dieu que dans le Fils qui, étant depuis toujours auprès du Père, s'est fait homme et s'est sacrifié pour nous prendre avec lui : porte unique de la bergerie de Dieu (*Jean*, X, 1).

Pécheurs, nous ne retrouvons Dieu que dans le Christ.

Mais il a, ici, toute l'initiative. Ce n'est pas tant nous qui nous approprions sa sainteté ou mimons les gestes de sa vie filiale; c'est bien plutôt lui qui, venu pour nous, continue dans l'humanité la geste d'amour et de louange envers le Père, qu'il accomplit d'abord ici-bas à la fois comme Dieu et comme l'un de nous, en notre

nom à tous; c'est bien plutôt lui qui, « devenu homme afin que nous devenions Dieu », opère non seulement son Incarnation, mais notre divinisation. C'est vraiment une vie divine qu'il nous donne de mener en cette chair, par sa grâce, la vertu du Saint-Esprit n'étant pas seulement génératrice du Christ, dans le sein de Marie, mais aussi génératrice des chrétiens dans le sein de l'Église.

Ce que le Christ demande de nous pour cela, c'est que nous lui ouvrions notre âme, que nous lui livrions notre vie et nous mettions tout entiers à sa disposition, afin que nous ne vivions plus notre vie propre et en notre compte seulement, mais que, par sa grâce, nous vivions sa vie à lui et à son compte à lui.

Un chrétien est un homme qui, en ce corps mortel, ne vit pas seulement la vie d'un homme charnel, mais la vie sainte et pure de Jésus-Christ ; c'est un homme dont l'activité ne procède plus de l'homme, de la chair et du sang, mais du Christ; un homme qui se réfère sans cesse au point de vue et aux inclinations d'un autre. Il s'est aliéné lui-même à cet autre et tout son désir est de diminuer pour qu'il croisse. L'âme réelle de sa vie, l'initiateur et l'animateur vrai de ce qu'il fait, ce ne sont plus son sens et sa volonté, mais le sens et la volonté d'un autre dont il a fait le maître de sa destinée.

Qu'il ne s'agisse pas seulement ici d'une consécration morale de notre vie au Christ et d'une plus ou moins grande fidélité à nous inspirer de lui; mais que nos actes soient comptés comme étant siens, et qu'ils le soient en effet; que la vie nouvelle ainsi engagée soit vraiment sa vie : cela vient de ce qu'il nous régénère vraiment par sa grâce, de ce que nous naissons véritablement à nouveau de l'eau et de l'Esprit. Aussi n'y a-t-il pas seule-

ment vie morale humaine inspirée du Christ, mais véritablement vie du Christ dans l'humanité.

Parce que nous lui appartenons ainsi et qu'il nous anime vraiment, nous sommes véritablement *ses membres*. Parce que tous ceux qui se sont livrés à lui de la même façon reçoivent une vie nouvelle, qui est sa vie, d'un même et unique principe qui est son Esprit, nous sommes en vérité tous ensemble et pareillement *son* Corps et *son* Église : en donnant à ces possessifs le sens original et plein qu'ils ont chez saint Paul.

Le Corps mystique se réalise quand nous menons notre vie au compte du Christ.

*
* *

Une conséquence immédiatement concrète s'ensuit : l'impossibilité de la vie chrétienne là où l'homme charnel ne renonce pas à soi-même. Puisqu'il s'agit de faire vivre un autre en moi, il me faudra d'abord renoncer à mon autonomie absolue.

Ce consentement initial à l'irruption d'un autre dans ma vie, il faudra le renouveler tous les jours et en toutes choses; accepter qu'un autre se nourrisse de notre substance et s'accroisse en nous, ou plutôt désirer nous accroître en lui et nourrir notre vie de la sienne; d'un bout à l'autre de cette croissance du Christ en moi ou de moi dans le Christ, il sera vrai que qui perd son âme la trouve, et qui veut la garder la perd. Perte et gain divinement mêlés et rigoureusement proportionnels : un *quotidie morior* permettant un progressif *vivit vero in me Christus*; l'homme intérieur s'accroissant de ce que perd l'homme extérieur (*II Cor.*, IV, 16). D'un côté, c'est bien de notre substance humaine que se nourrit Celui qui, élevé de terre, attire tout à lui : et ici, nous perdons

notre âme; mais, d'un autre côté, c'est nous qui gagnons tout en lui : la joie d'un développement plus magnifique, la communion de nos frères, le royaume de Dieu et les autres choses données par surcroît : et ici nous sauvons notre âme.

L'expérience pastorale est ici catégorique : les âmes se divisent en âmes closes et âmes ouvertes. S'il s'agit de l'accession à la foi à partir de l'incroyance, il y a celles qui acceptent au moins de courir le risque de la foi : elles sont ouvertes aux exigences de la vérité (« Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? ») ; et il y a celles qui restent enfermées dans les limites douillettes et tranquilles de leur sale petit égoïsme, de quelque motif désintéressé qu'elles en enveloppent la misérable stérilité.

S'il s'agit du progrès dans la vie chrétienne, il y a encore les âmes de désir, qui jamais ne s'estiment *arrivées* (« non quod jam perfectus sim... »), mais veulent grandir davantage, et pour cela s'ouvrent de plus en plus à l'appel et aux exigences du Christ; et il y a celles qui pensent bientôt en avoir fait assez et qui s'installent, s'incrustent, s'entourent de sécurités et sont vite vaccinées contre tout excès de l'amour divin.

Vraiment, les âmes se divisent en âmes closes et âmes ouvertes; celles-ci sont prêtes à recevoir la vie du Christ, celles-là ne veulent pas risquer de lui sacrifier la leur. C'est pour cela que les courtisanes ont chance, nous dit le Seigneur, de précéder les justes patentés dans le royaume des cieux. Car si nous sommes contents de nous, enclos et tranquilles dans notre suffisance, si nous nous estimons très bien ainsi, justes et sages à point, nous n'avons effectivement besoin de rien, et celui qui n'est venu que pour les malades n'a rien à nous donner. « Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud, dit saint Jean dans l'*Apocalypse* (III, 15-16); mais parce que tu es

tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. » Mais si nous sommes pauvres et nous connaissons pécheurs, si nous crions miséricorde vers lui, le Christ peut nous guérir et nous enrichir.

Ce vide où nous l'appelons, il le remplira de lui-même; là où nous avouons ne pas être, dans le désir qu'il advienne, il est déjà, vivant et ressuscité; il joue le jeu dont nous acceptons de ne pas être le maître. Prions donc avec les premiers chrétiens (*Didakè*, x, 6) : « Vienne la grâce et que ce monde passe... Maran Atha ! Viens, Seigneur Jésus ! »

II. — Par la foi

« La foi qui est la chair du Seigneur. »
(S. Ignace, martyr, *Trall.*, viii, 1.)

Il s'agit de livrer notre vie au Christ, de mener cette vie au compte du Christ pour qu'il vive sa vie en nous et réalise avec nous son Corps mystique. Or c'est par la foi que nous ouvrons et livrons notre vie au Christ, et qu'il commence de développer la sienne en nous. Aussi le premier engagement de notre vie, lorsqu'on nous présente au baptême en vue de nous faire membres de Jésus-Christ, s'exprime-t-il en ce dialogue :

— Que demandez-vous ?
— La foi.
— La foi, que vous donne-t-elle ?
— La vie éternelle.

Qu'est-ce donc que croire ? Croire, c'est accepter la manière de voir du Christ. C'est ne plus apprécier la vie

et toutes choses du point de vue de l'homme charnel, selon l'échelle des valeurs du monde, mais chercher à les voir du point de vue du Christ et conformément à l'échelle chrétienne des valeurs. Pour le monde, seule cette vie compte; pour la foi, tout ce que nous faisons ici-bas se réfère à une autre vie que nous préparons et commençons; la terre n'est pas un lieu d'installation, mais un chemin.

Croire, c'est jeter le filet où l'on n'a rien pris toute la nuit si, au petit jour, le Seigneur nous dit de jeter ainsi le filet. C'est jouer notre jeu, c'est engager notre vie sur la Parole du Christ. C'est dire « oui » à Dieu, accepter ses conditions, s'en remettre à lui pour la direction de notre vie, lui livrer la clef de notre âme : « J'ai avoué le Christ pour mon Seigneur à jamais » (R. Bazin). C'est épouser les vues de Dieu, juger les choses comme il les juge, sous un angle de vision divin et chrétien.

On comprend déjà comment la foi inaugure et engage la réalisation du Corps mystique. Car si, être membre du Corps mystique, c'est mener notre vie au compte du Christ et vivre, dans cette vie, la sienne : tout cela commence quand nous quittons notre point de vue charnel pour prendre celui de Dieu et conformer autant que possible notre regard à sa propre vision des choses.

C'est évidemment dans l'oraison, exercice de la foi, que nous nous imprégnons au maximum de cette manière de voir de Dieu ; c'est dans la prière que nous ajustons au mieux notre vue à celle de notre Père du ciel, en suivant le modèle infiniment fraternel pour nous, et filial pour Dieu, que nous donne le Verbe incarné, Jésus-Christ. La prière parfaite qu'il nous a enseignée se résume à vouloir que tout advienne sur la terre comme au ciel; c'est épouser les vues de Dieu à la perfection. Toute vraie prière en est là.

*
* *

Mais il nous faut aller plus loin et retrouver plus profondément encore, dans la ligne de la foi, la réalité du Corps mystique. La conformité de notre vie à celle du Christ, qui est la substance du Corps mystique, ne se réalise pas tant, avons-nous dit, par un effort de l'homme pour reproduire le Christ que par un don du Christ se continuant lui-même et se prolongeant dans l'humanité.

De même, ce nouveau regard sur les choses, qui est l'activité de la foi, ne procède pas tant de notre effort personnel que d'un don prévenant de Dieu. Le Corps mystique est d'un bout à l'autre une re-création de l'humanité dans le Christ, une re-création de l'humanité à l'image du Christ. Si Dieu nous demande, d'abord, de prendre la manière de voir du Christ, ce ne sera pas par imitation, vaille que vaille, d'un modèle qui nous resterait extérieur et étranger, mais par un don nous renouvelant intérieurement et réellement selon ce modèle. « Voyez quel amour le Père nous a témoigné que nous soyons appelés enfants de Dieu *et que nous le soyons* ! Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu. Nous sommes *maintenant* enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, *nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est* » (*I Jean*, III, 1-2).

Le terme achevé de cette nouvelle création dans le Christ, qui est tout autant notre engendrement à la qualité d'enfant de Dieu, c'est être semblable à Dieu au point de le voir tel qu'il est. Son commencement, pleinement réel, bien que d'une réalité de commencement,

c'est d'être semblable à Dieu en apprenant à le connaître et à voir les choses comme il les voit. Puisque nous commençons ici-bas très réellement notre vie d'enfant de Dieu, c'est dès ici-bas que nous avons part à la nature de notre Père, que nous devenons une nouvelle créature dans le Christ et que nous recevons, d'abord, le don d'un nouveau regard.

Pour cela, Dieu commence de renouveler notre être à son image en greffant, sur notre regard d'homme, un principe de regard nouveau, conforme au sien. Il nous donne, en toute vérité, des yeux nouveaux, les yeux de la foi; des yeux qui voient et qui éclairent, des yeux qui éclairent ce qu'ils regardent et, ainsi, voient les choses à la lumière de Dieu.

La foi, c'est une lumière intérieure dérivée de celle de Dieu, qui éclaire toutes choses selon la lumière de Dieu et nous les fait voir comme il les voit. Pas un éclairage venant du dehors; pas même une paire de lunettes développant la puissance de nos yeux charnels; mais, greffés en pleine chair vivante d'humanité, des yeux nouveaux, les yeux du Père, principe d'un regard nouveau qui sera le regard de Dieu, puisqu'il vient de lui, et qui sera aussi mon regard, puisqu'il est vraiment greffé et acclimaté en ma propre vie.

Ainsi y aura-t-il en moi un principe de vision et, d'une manière plus générale, un principe d'activité proprement divin : une possibilité de voir les choses avec l'œil de Dieu. Le fidèle posera des actes et mènera une vie dont le principe vrai est le Christ; sa manière de voir et de juger sera la manière de voir et de juger du Christ; sa vie relèvera en vérité non tant de lui que d'un Autre dont il a épousé le point de vue et reçu en lui la vision. N'est-ce pas la réalisation du Corps mystique, d'une vie menée au compte du Christ ? Et quelle plénitude de sens

donnée à ces mots dont saint Jean et saint Paul abondent : « Que le Christ habite dans vos cœurs par la foi » (*Eph.*, III, 17); « Celui qui écoute ma Parole... est passé de la mort à la vie » (*Jean*, V, 24; comp. III, 15, etc.); « Je vis, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu » (*Gal.*, II, 20).

Nous avons tous vu, un jour, un paysage gris, terne et sans lumière, tout à coup s'éclairer d'un rayon de soleil. Tout change à l'instant, les prés chantent, la campagne prend du relief, tout invite à la joie et à la fécondité.

La foi nous donne de même un nouvel éclairage des choses; pour les yeux de la foi, en effet, qui éclairent ce qu'ils regardent, le terne paysage de l'existence apparaît sous un jour nouveau procédant du « Père des lumières ». La vie prend un sens nouveau conforme à celui que Dieu lui donne, toutes les valeurs sont transformées. Au lieu des maximes du monde telle que celle-ci : « Celui qui sacrifie son bénéfice à son honnêteté est un imbécile », ou tout simplement cette autre : « L'idéal de l'existence est de s'en tirer le plus *pénardement* possible », ce sont les maximes de Jésus-Christ, celles qu'il nous a données sur la montagne : « Heureux les pauvres en esprit », et toute la suite des chapitres V à VII de saint Matthieu. Nous épousons véritablement les manières de voir de Jésus-Christ; nous nous engageons à suivre ses jugements de valeur, à le faire diriger notre vie, orienter notre destinée. Toutes nos actions en sont rendues conformes aux siennes, car « si notre œil est pur, tout notre corps est dans la lumière ». C'est vraiment la réalisation d'une vie menée au compte du Christ. Mieux : la continuation de la sienne dans la nôtre : ce qui est tout le mystère de son Corps mystique.

III. — Par la charité

> « (La foi qui est la chair du Seigneur) et la charité qui est le sang du Seigneur. »
>
> (S. Ignace, martyr, *Trall.*, VIII, 1.)

Jésus entre en nous par la foi; il y vit par la charité. La foi, c'est le regard de Dieu greffé en nous; la charité, c'est le cœur de Dieu battant dans le nôtre. C'est formidable. Mais pourquoi pense-t-on que Dieu a envoyé son Esprit dans nos cœurs (*II Cor.*, I, 22; *Rom.*, V, 5) si les choses ne sont pas telles ?

Quelques saints ont vécu cela avec une étrange littéralité. Sainte Catherine de Sienne fit connaître à son confesseur que, un jour où elle disait avec plus de ferveur la parole du Psaume (L, 42) : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur », elle vit le Christ venir à elle, lui ouvrir le côté et lui enlever son cœur et, plus tard, lui mettre le sien à la place. Depuis lors, elle ne parlait plus de *son* cœur, mais *du* cœur. Un fait semblable est rapporté dans la biographie d'un assez grand nombre de saintes âmes. Tout près de nous, le P. William Doyle, tué près d'Ypres en 1917 dans l'exercice de son ministère, raconte : « J'eus la conviction que Jésus se tenait près de moi. « Remplis-« sez mon cœur de votre amour » : je me souviens que je dis cela. Et alors je restai sans mouvement, tandis que Jésus (je ne puis exprimer le fait que de cette sorte) prit son propre cœur et versa son amour dans le mien. »

La réalité physiologique de ces faits n'a en vérité aucune importance. Ce qui importe ici, c'est que Dieu met en nous son amour vivant comme il a mis en nous son regard vivant afin que, par la charité, nous aimions

toutes choses comme il les aime, de même que, par la foi, nous voyons les choses comme il les voit.

La charité transplante, acclimate et greffe, en nos pauvres cœurs d'hommes fragiles, le motif même de l'amour de Dieu, des inclinations conformes aux inclinations créatrices de Dieu. Elle nous fait épouser les intérêts et les désirs de Dieu, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime, pour les motifs et, autant qu'il se peut, à la manière dont il l'aime. C'est pourquoi la charité, étant conforme aux inclinations de Dieu qui sont souveraines et créatrices de leur objet, retrouve le sens de la création et seule comprend l'œuvre de Dieu dans les âmes et dans le monde.

Or l'amour est, en nous, le moteur de tout le reste; il est l'âme, et donc l'animateur de tout ce que nous faisons. En sorte que l'inclination dominante, dans une âme, a l'empire sur toute la vie et la possession de toutes les commandes. C'est pourquoi on n'est parfaitement roi que par l'amour, et Dieu seul, pouvant revendiquer un amour absolu et total, est pleinement et universellement roi.

Dans la mesure où nous avons laissé s'affirmer et se développer en nous la charité, nous avons livré notre vie à Dieu et laissé le Christ envahir toutes les cellules vivantes, toutes les fibres agissantes de notre être. Dans cette même mesure, c'est lui qui anime notre activité, se répand en ce que nous faisons; c'est lui qui « vit notre vie » (Pascal).

C'est pourquoi les âmes véritablement amies de Notre-Seigneur sont les membres les plus vivants de son Corps mystique. C'est pourquoi le Corps mystique ne consiste pas en des manifestations et des cérémonies, fussent-elles présidées par des Cardinaux, et même avec le concours d'un sous-secrétaire d'État. Mais qu'une petite âme d'en-

fant, une âme d'obscure sœur converse, une mère de famille occupée en cette « vie aux travaux ennuyeux et faciles » qui « veut beaucoup d'amour », qu'une telle âme ignorée de tous aime Dieu vraiment de tout son cœur et vive d'une intense vie de charité; elle réalise et fait grandir le Corps mystique; elle fait advenir le règne de Dieu et se perfectionne au bénéfice de tous : car nous ne grandissons dans le Christ par la charité que comme ses membres, en sorte que nul ne s'accroît que tout le corps n'en bénéficie.

*
* *

Tel est le propre de la charité qu'elle n'est pas seulement union à Dieu, mais communion avec les hommes : ceci en vertu de cela. C'est en effet si nous aimons Dieu, lui sommes unis de charité et épousons ses motifs d'amour, que nous pouvons nous aimer nous-mêmes, aimer les autres hommes et toute chose bonne d'un amour non égoïste.

Seul l'amour souverain de Dieu, parce qu'il précède la bonté de ce qu'il aime et en est créateur, est aussi parfaitement désintéressé et mérite vraiment le nom d'amour. Mais, lorsque nous aimons avec l'amour de Dieu mis en nos cœurs par le Saint-Esprit, nous aimons pour un motif pris en dehors et au-dessus de nos intérêts égoïstes et personnels; nous aimons d'un amour dont le motif et la source dépassent même la division en *autrui* et en *moi*. C'est seulement par la charité que nous pouvons aimer en toute vérité les autres *comme nous-mêmes*, sans pour autant porter la moindre atteinte à notre bien. C'est qu'il n'y a plus, dans la charité, de prochain qui me soit vraiment autre et étranger; si c'est vraiment avec le cœur de Dieu que j'aime, mon amour procède d'une

source où il n'est plus question de *moi* et d'un *autre*, mais du Père, du Christ et des membres du Corps du Christ : à l'image de l'amour que le Sauveur lui-même porte à son Église. Il ne s'agit plus, à proprement parler, d'autrui, mais des membres d'un même corps. Et quand saint Paul nous invite à devenir « des imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés » et à « marcher dans la charité comme le Christ nous a aimés » (*Eph.*, v, 1-2), il commente bientôt : « Personne ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et la soigne : comme fait le Christ pour l'Église, parce que nous sommes membres de son Corps » (*Eph.*, v, 29).

Selon quel réalisme est à prendre le « comme soi-même »; à quoi nous engage ce mouvement de la vraie charité : il serait trop long de le dire ici en détail. Saint Augustin caractérise ainsi la charité : « Elle ne cherche par ses intérêts propres; elle place le bien de tous avant son bien propre, et non son bien propre avant le bien de tous. » Saint Paul nous dit que si nous portons le fardeau les uns des autres, nous avons accompli la loi du Christ (*Gal.*, vi, 2). Et Notre-Seigneur résume tout en quelques mots : « Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras « ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent : afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père

céleste est parfait » (*Matth.*, v, 43-48). Il n'y a rien à ajouter. Ces paroles, qui disent tout, sont à prendre au pied de la lettre.

***

Cette communion qu'établit la charité, qui unit les hommes entre eux dans la mesure même où ils sont unis à Dieu, est à coup sûr constitutive du Corps mystique : la charité fait vivre en nous le Christ et elle nous unit les uns aux autres, tous ensemble, en Dieu.

Mais nous pouvons, pour finir, aller encore plus loin. Si nous formons un seul corps et comme un seul Aimant dans le Christ, c'est finalement que nous sommes intérieurement animés d'une même âme : et, plus profondément encore, qu'une même charité, animant tout le corps, y est répandue et entretenue par un même et unique Vivant qui est l'Esprit du Christ, principe dernier de l'unité du Corps mystique : *Unum Corpus, unus Spiritus* (*Eph.*, IV, 4).

IV. — Unis au Mystère du Christ par les Sacrements

> « Il y a un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus fait homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour nous. »
>
> (S. Paul, *I Tim.*, II, 5.)

L'idée du Corps mystique que nous avons surtout développée jusqu'ici pourrait sembler insuffisante. Nous avons surtout parlé d'une vie en dépendance du Christ, menée au compte du Christ, selon les vues et les inclinations de Dieu. On pourrait croire qu'il s'agit d'une vie humaine moralement saine appartenant au Christ et

s'inspirant de lui : mais lui appartenant comme une chose extérieure qui serait seulement en sa possession, et s'inspirant de lui comme d'un maître ou d'un modèle contemplé de plus ou moins loin.

Il y a beaucoup plus que cela. Le Christ-pédagogue de Clément d'Alexandrie ne serait pas le Christ du Corps mystique si saint Cyrille ne venait ensuite et n'affirmait un Christ intérieur, vivificateur, sanctificateur, étendant SA VIE à toute l'humanité. Il nous faut aller jusque-là : le Corps mystique, ce n'est pas seulement l'humanité se consacrant à Dieu et imitant le Christ : c'est l'humanité vivant la vie DU CHRIST, ou, ce qui revient au même, le Christ continuant SA VIE dans l'humanité. Nous ne lui consacrons la nôtre que pour qu'il la remplisse de la sienne. La vie du Corps mystique n'est pas seulement une vie religieuse qui serait sienne : c'est LA sienne.

Tel est le sens et le rôle des sacrements chrétiens.

Gestes de style bien humain, renouvelables à volonté, de valeur sensible et collective, ils nous abouchent, par une efficacité spéciale attachée par le Seigneur à leur symbolisme, au FAIT UNIQUE et historique de la Rédemption; ils nous font entrer en part de la Rédemption et du salut constitués en Jésus-Christ mort et ressuscité pour nous.

Ce ne sont pas des faits nouveaux; pas même, à proprement parler, des actes nouveaux; mais, sous le mode d'être spécial d'une célébration symbolico-réelle, sacramentelle, en un mot, la présence même, en sa substance (Eucharistie) ou du moins en sa vertu sanctifiante (Baptême et autres sacrements), du Mystère rédempteur de Jésus-Christ.

Que les chrétiens soient ainsi mis en rapport avec le Seigneur lui-même, le même et identique Seigneur qui,

historiquement, a souffert sous Ponce-Pilate et est ressuscité; que la sève dont l'apport leur est ainsi assuré ne soit pas une autre que la sève même de l'arbre de la croix; bref que la vie dont ils vont être animés soit LA vie de Jésus-Christ : cela est le rôle et le sens des sacrements chrétiens. Ils ne sont pas autre chose que le moyen par lequel se réalise l'unité, plus encore, l'unicité de la médiation du Christ. Loin d'être pour le fidèle un motif de s'appuyer et de se confier dans l'homme, ils ne sont que l'affirmation et la réalisation effective de l'unique médiation du Christ.

Homo *Christus Jesus*. Médiation du Christ homme, pour des hommes : tout est ici homogène et connaturel à l'homme : c'est-à-dire à la fois sensible et spirituel, personnel et collectif, intérieur et extérieur. Les sacrements, comme toute l'Église, prolongent l'Incarnation du Verbe et suivent, à leur plan et à leur manière, la logique de son théandrisme. Le Saint-Esprit procure l'Incarnation du Verbe, qui naît « ex muliere »; la génération des chrétiens dans le sein de l'Église se fait aussi par le Saint-Esprit, mais en même temps « ex aqua » (*Jean*, III, 5), c'est-à-dire par le moyen, avec la collaboration et selon le mode d'une créature sensible.

Le Corps mystique, de même, ne sera pas une réalité de tous points spirituelle, invisible et insaisissable. Il se réalisera en liaison étroite et organique avec une Église visible, de réalité institutionnelle et sociale. Le « sacrement » est le lieu où les deux aspects se rencontrent et s'unissent, la catégorie en laquelle peut s'exprimer la nécessaire jonction du Corps mystique et de l'Église visible. D'un bout à l'autre, celle-ci n'est également que la sacramentalité de l'unique médiation du Seigneur mort et ressuscité. — Thème trop important pour que nous l'épuisions ici, mais qu'il ne faudra plus oublier.

*
* *

Nous ne proposerons pas davantage une doctrine complète des sacrements; nous ne faisons ici ni un traité de l'Église, ni un traité des sacrements. Tous concourent à la constitution du Corps mystique; mais les plus importants de beaucoup sont le baptême et l'eucharistie et, de ceux-là, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots.

Le baptême nous incorpore à Jésus-Christ et, tout ensemble, nous incardine à l'Église catholique. Il nous fait à la fois « membres de la Maison de Dieu ou concitoyens des Saints » (*Eph.*, II, 19), et membres de l'Église catholique, contractant les devoirs et acquérant les droits attachés à la citoyenneté chrétienne ou catholique. Ces droits sont le droit aux sacrements, au bénéfice de la vie ecclésiastique et de l'entr'aide chrétienne et, normalement, à la plénitude de la communion avec Dieu et les Saints; ces devoirs sont, comme en toute Cité, définis par la loi, celle de l'Église et d'abord celle de Dieu, dont le premier article est : « Tu aimeras le Seigneur de toute ton âme, de tout ton cœur, de tout ton esprit et de toutes tes forces. »

Mais surtout le baptisé devient membre vivant de Jésus-Christ : « Tous nous avons été baptisés en un seul Esprit pour faire un seul Corps » (*I Cor.*, XII, 13). Cette vérité est supérieurement exprimée dans le baptistère de l'église Saint-Paul à Genève : les fonts-baptismaux, formés par une espèce de conque, sont appliqués à la paroi d'une niche dont le fond est occupé par une mosaïque de Maurice Denis représentant le baptême du Christ, avec théophanie trinitaire et les divers symboles annonçant le

baptême dans l'Ancien Testament. La conque du baptême sacramentel est toute entourée par les eaux du Jourdain; les pieds du Christ baptisé, immergés dans le Jourdain, plongent en fait dans la cuvette baptismale. Ainsi, non seulement le baptême actuel est-il relié à son institution et le sacrement manifesté comme continuation de la geste du Christ, mais l'incorporation au Christ du petit baptisé est rendue comme évidente : car celui qui surgit de la conque où s'accomplit le baptême, c'est le Christ, auquel nous sommes incorporés.

Incorporés, qu'est-ce à dire, sinon devenant des vivants animés de sa vie, associés à sa vie, mis en symbiose avec lui ?

L'eucharistie nous mène encore plus loin dans le mystère de cette incorporation. Il n'y a rien à inventer : les textes offrent une plénitude de sens que l'on ne peut méconnaître si l'on prend vraiment l'Écriture au sérieux : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, AINSI celui qui me mange vivra aussi par moi » (*Jean*, VI, 57). A rapprocher de : « Qu'ils ne fassent qu'un, COMME NOUS..., que tous ils soient un COMME vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous; pour que eux aussi ils soient un en nous... QU'ILS SOIENT UN COMME NOUS SOMMES UN, moi en eux et vous en moi... » (*Jean*, XVII, 11, 21, 22). « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas une communion au sang du Christ ? Et le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ ? PARCE QU'il y a un seul pain, nous formons un seul corps, tout en étant plusieurs, CAR nous participons à un même pain » (*I Cor.*, X, 15-17).

L'eucharistie est le sacrement du mystère rédempteur de la croix, qu'elle symbolise, célèbre et rend présent.

Elle est aussi le sacrement de l'unité du Corps mystique qu'elle procure et réalise comme sa grâce propre. Tel est le donné. Les théologiens en rendent compte comme ils peuvent. Nous ne voulons pas entrer ici dans des explications techniques que nous espérons esquisser un jour. Qu'il suffise de ces quelques mots.

Dans l'eucharistie, nous recevons le Christ sous forme de nourriture; nous le mangeons. Et donc, selon la loi des sacrements, dont l'effet propre suit le symbolisme, nous nous unissons au Christ d'une union mystérieuse semblable à celle qui se réalise entre le vivant et sa nourriture. Dans l'ordre physique, le vivant assimile la nourriture et se l'incorpore en son unité substantielle. Ici, les rôles sont renversés, mais l'effet est mystérieusement semblable. L'eucharistie est nourriture, et c'est bien notre âme *à nous* qu'elle nourrit de cette nourriture incorruptible qu'est le Christ. Mais tandis que, dans l'ordre naturel et matériel, toute la puissance d'assimilation est en nous, en sorte que nous réduisons ce que nous mangeons à notre vie; ici, la puissance d'assimilation est dans le Christ, et c'est lui qui, en nous nourrissant, nous unit et nous incorpore à sa vie. De l'eucharistie on peut dire ce que la Vérité disait à saint Augustin : « Grandis et tu me mangeras. Mais ce n'est pas toi qui me changeras en toi, comme la nourriture de ton corps, c'est moi qui te changerai en moi » (*Conf.*, VII, 10).

L'union au Christ qui en résulte, infiniment mystérieuse, est semblable à l'union qui se fait dans le vivant; c'est une incorporation et un apport vital plus intense. Après tout, nous l'avons vu, Notre-Seigneur compare de la façon la plus formelle l'union qu'il veut établir entre nous et lui, très spécialement par l'eucharistie, à l'unité qui existe entre lui et son Père et qui est une unité de vie parfaite, une unité substantielle de vie.

Quel mystère! Surtout si on en compare la profondeur et le réalisme avec le peu de résultats apparents et sentis que nous constatons dans nos communions. Mais depuis quand faut-il jauger les dons de Dieu à nos infidélités ?

L'eucharistie est donc en perfection le sacrement de notre incorporation au Christ. Les théologiens nous disent unanimement que son effet propre est la réalisation de l'unité du Corps mystique. Nous y sommes, par une augmentation spéciale de grâce et de foi vive, incorporés au Christ très précisément en tant qu'il nous prend tous en cet acte suprême de charité par lequel il s'est immolé pour nous à la croix « afin de réunir en un seul corps les enfants d'Israël qui étaient dispersés » (*Jean*, XI, 52).

Nous ne pouvons donc pas communier sans nos frères. Nous ne communions au Corps vrai du Seigneur qu'en communiant en même temps à son Corps mystique; la « fraction du pain » comporte inséparablement la présence du Seigneur qui nous unit en lui et celle de la multitude qui a part à sa rédemption : *Unum* corpus *multi* sumus : « Puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul corps tout en étant plusieurs » (*I Cor.*, X, 17) : c'est tout le mystère du Corps mystique.

*
* *

Ainsi tous les sacrements, et cette sacramentalité plus étendue que représente toute la vie de l'Église, concourent à réaliser le Corps mystique, chacun selon son symbolisme et sa place dans l'économie de la vie chrétienne. Par eux, c'est vraiment la vie *du Christ* qui nous est donnée; par eux, nous sommes unis au fait unique et souverain du salut qu'il a réalisé dans son « Passage à son Père » : le mystère du Jeudi-Saint au jour de Pâques et à l'Ascension.

Les sacrements sont aussi le lieu où l'Église institutionnelle ou visible et le Corps mystique se rejoignent et se fondent en une unité organique. La célébration collective, extérieure et visible des mystères du salut fait effectivement advenir le salut; l'Église-institution procure la réalisation du Corps mystique : les différents ministères et activités de l'Église visible étant ordonnés à opérer « le perfectionnement des Saints et l'édification du Corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ » (*Eph.*, IV, 11-13).

V. — Afin qu'Il soit tout en tous

« *Instaurare omnia in Christo.* »
(S. Paul, *Eph.*, I, 10.)

Ce dont il s'agit est très simple, et en même temps infini : le Christ a racheté l'humanité. Maintenant, l'humanité doit rendre gloire à Dieu. Or, nous l'avons vu, il n'y a à rendre gloire à Dieu que le Christ : seul monte au ciel celui qui en est descendu, le Fils de l'homme. Nous n'aurons accès auprès de Dieu et ne rendrons gloire au Père que dans le Christ.

Il s'agit donc de réaliser *dans le Christ* toute réalité humaine rachetée par lui, pour la gloire du Père. Tout ce qui n'est pas fait « en lui »; tout ce qui est laissé en dehors de lui est perdu pour la gloire de Dieu. Or il ne faut laisser rien perdre, pas la moindre fibre de cette humanité qui, faite à l'image de Dieu et recréée à celle du Christ, doit revenir à son modèle.

Nous essayerons donc, en les animant de foi vive, de

réaliser tous nos sentiments, toutes nos pensées, tous nos vouloirs et de faire toutes nos actions « dans le Christ », c'est-à-dire comme le Christ les aurait faits, pour son amour et par sa grâce. Nous mettrons tout dans le Christ : ce qui revient à mettre le Christ en tout. Si nous avons des amis, ce seront nos amis *dans le Christ*; si nous travaillons, nous travaillerons *dans le Christ*; si nous nous promenons, si nous déjeunons, si nous sommes joyeux, nous ferons tout cela *dans le Christ*, c'est-à-dire que nous Le mettrons par foi vive, amour, prière et grâce, en tout cela. Nous serons contristés *dans le Christ*, malades *dans le Christ*, nous nous coucherons et nous lèverons *dans le Christ*. Par-dessus tout, nous serons bons et dévoués *dans le Christ*, nous prierons, nous serons mortifiés et patients *dans le Christ*. Et ainsi de toutes choses, nous appliquant chaque jour davantage à ne rien laisser en dehors de lui et à faire que tout cela ne soit pas formule de style, mais réalité et vie.

Demandons à Dieu l'intelligence de ces choses. L'apôtre des Irlandais, saint Patrick, les avait sans doute bien comprises, lui qui faisait chanter à ses chrétiens ces acclamations significatives :

Le Christ avec moi, le Christ devant moi,
Le Christ derrière moi, le Christ au-dedans de moi,
Le Christ au-dessous de moi, le Christ au-dessus de moi,
Le Christ à ma droite, le Christ à ma gauche,
Le Christ dans la forteresse,
Le Christ sur le siège du char,
Le Christ sur la poupe du navire,
Le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi,
Le Christ dans la bouche de tout homme qui parle de moi,
Le Christ dans tout œil qui me voit,
Le Christ dans toute oreille qui m'entend.

Un tel programme, considéré dans son ensemble, re-

couvre purement et simplement la finalité de l'univers, de l'Église ou de la Rédemption, qui est la même : récapituler, réaliser et achever l'univers dans le Christ, et procurer ainsi, dans le Christ, toute gloire à Dieu. Faire advenir le Christ en toute chose jusqu'à ce que, toute chose lui ayant été soumise, le Fils lui-même fasse hommage à celui qui lui aura soumis toute chose, afin que Dieu soit tout en tous (cf. *I Cor.*, xv, 28, et *Col.*, III, 11).

En sa vie terrestre strictement personnelle, si l'on peut dire, le Christ n'a vécu que trente-trois ans. Il n'a été enfant et n'a mené la vie de famille que peu d'années; il a été docteur, prédicateur, prêtre, victime; il a goûté la joie, il a travaillé, il a commandé...

Il veut continuer en nous tout cela qu'il a fait pour nous. Il veut être enfant dans l'enfant chrétien, obéissant dans son obéissance, mener la vie de famille dans les époux et les foyers chrétiens, être dans la joie de ceux qui sont joyeux, continuer sa Passion en ceux qui souffrent; il veut continuer à enseigner en ceux qui enseignent, maître dans le maître chrétien, prêtre dans le sacerdoce chrétien, travailleur dans le travailleur chrétien...

Tout cela, c'est toujours la même chose : il faut que le Christ advienne en chacun de nous, en toute fibre vivante d'humanité, en tout état, en tout âge, en toute condition, jusqu'à ce que vraiment il soit tout en tous : afin que tout cela constitue son Corps mystique, son Incarnation continuée, la plénitude de son humanité sainte consacrée au Père; afin que tout cela soit, en lui, consommé en gloire à Dieu.

C'est cela son Corps mystique.

C'est cela l'Église.

Dans le corps, il y a variété de fonctions dans l'unité

de vie : la main prend, l'œil regarde, la bouche parle et absorbe les aliments; et tout cela est animé par la même âme et s'inscrit au compte de la même personne : c'est moi qui prends, qui regarde, parle et mange, et c'est mon âme qui fait tout cela par mes différents membres ou fonctions.

Il en est de même du Corps mystique. Il assume toute la diversité humaine en l'unité d'une vie sainte et religieuse qui est la vie du Christ; il fait que mes actes sont inscrits au compte du Christ, et finalement, mystérieusement, sont de lui, puisqu'ils sont de son Corps. Il fait que je suis le maçon du Christ, l'instituteur du Christ, l'écolier du Christ, le mécano du Christ, le prêtre du Christ, la ménagère du Christ... « Afin qu'il soit tout en tous. »

Comment cela ? Par notre foi vive. Lorsque, par la foi animée de charité, je mène ma vie pour le Christ, en imitation de la sienne et par sa grâce, alors je fais tout ce que je fais *en lui* : et lui, aussi bien, fait en moi tout ce que je fais. Il n'est plus vrai seulement de dire, avec saint Augustin, dans l'ordre proprement sacramentel : « Pierre baptise, c'est le Christ qui baptise; Paul baptise, c'est le Christ qui baptise... »; mais il est vrai aussi de dire, dans l'ordre spirituel et moral cette fois : « Pierre fait la classe, c'est le Christ qui enseigne; Paul répare des tentes, c'est le Christ qui travaille... » Seulement, alors qu'on pouvait, tout à l'heure, dans l'ordre institutionnel et sacramentel, ajouter avec saint Augustin : « Judas baptise, c'est le Christ qui baptise », on ne le peut plus ici, dans l'ordre moral selon lequel se réalise le Corps mystique : car sa substance, c'est notre foi vive, et ce qui n'est pas fait de quelque manière en foi n'est pas fait non plus dans le Christ, ni vécu au compte du Christ. Nous amputons son Corps de tout ce que, par la foi vive, nous

ne mettons pas en lui. Le péché est la limite que, sans cesse, nous mettons à la croissance du Christ.

*
* *

On a récemment trouvé, dans les ruines d'un ancien sanctuaire chrétien, en Numidie, un vase de terre cuite dans lequel avaient été conservés les restes des martyrs, et sur le couvercle duquel étaient inscrits ces mots : « *In isto vaso sancto congregabuntur membra Christi.* » Réalisme du Corps mystique.

Il n'y a bien, finalement, à remonter au ciel que celui qui en est descendu, le Fils de l'homme. Mais, descendu pour nous, il y remonte avec nous; nous y remontons en lui. « Celui qui est descendu est celui-là même qui est monté au-dessus de tous les cieux, AFIN DE TOUT REMPLIR » (*Eph.*, IV, 10).

Le Saulchoir.

M.-J. CONGAR, O. P.

Le Christ selon l'Épître aux Hébreux

Des multitudes de prêtres l'ont précédé, des multitudes de prêtres l'ont suivi; tous, pour ainsi dire, s'effacent devant lui. Le sacerdoce ancien, qui l'a devancé, n'était que la préfiguration et la préparation du sien; le sacerdoce nouveau, que lui-même a institué, n'est que la participation et la continuation du sien : au fond, il n'y a qu'un seul Prêtre, qui est le Seigneur Jésus; comme il n'y a qu'un Sacerdoce, qui est « le suprême et éternel sacerdoce de Jésus-Christ ».

Ainsi parle notre Saint-Père le Pape dans son Encyclique sur le sacerdoce catholique. Et, pour mieux rappeler à tous cette vérité, il dit qu'il établit une fête du Christ-Prêtre, comme il a établi une fête du Christ-Roi.

La fête sera nouvelle dans l'Église. Mais l'idée ne le sera pas. L'initiative du Saint-Père ne consiste pas à créer des nouveautés. Elle prétend nous ramener à nos traditions et à nos écritures les plus anciennes pour nous retremper dans nos origines. Les premiers chrétiens, dès qu'ils eurent pris conscience de leur Christ et l'eurent situé dans sa véritable grandeur, eurent tôt fait de remarquer qu'il y avait en lui un Prêtre.

« Frères saints, se disaient-ils entre eux, vous qui avez part à la vocation toute céleste qui est la nôtre, considérez bien quel est le grand-prêtre de la foi que nous profes-

sons. C'est Jésus ». Et ils le voyaient, ce Jésus, plus grand que tous les plus grands personnages médiateurs entre Dieu et le genre humain. Ils le voyaient plus grand qu'Abraham, le père des croyants, et que Moïse, le voyant de Dieu.

Ils le voyaient, ce Jésus, plus grand à lui seul dans sa prêtrise que ne l'étaient ensemble toute la tribu de Lévi et toute la succession des grands-prêtres de l'ancienne Loi, et que ne l'était la Loi même. Ils le voyaient réalisateur éminent d'une alliance nouvelle, laquelle était infiniment supérieure à l'ancienne. Ils se représentaient Jésus « grand-prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech ».

Ce Melchisédech était, à leurs yeux, un des personnages les plus impressionnants de l'ancien temps. La Bible le dépeignait comme Roi et Prêtre. Elle laissait dans le mystère son origine et sa fin. En revanche, elle insistait, avec une précision étrange, sur ce qu'Abraham, le père de la race et le père même des prêtres, avait eu recours au ministère de cet homme mystérieux, lui avait payé la dîme et s'était soumis à sa prêtrise.

Les Israélites en avaient eu l'esprit tout saisi. Pour les premiers chrétiens ce fut une sorte de révélation. Ils trouvèrent en ce prêtre d'une grandeur aussi singulière l'image même du leur. Ces chrétiens voyaient grand quand ils disaient avec David que le Christ était « prêtre pour jamais, selon l'ordre de Melchisédech ». Nous répétons la formule après eux, mais elle ne nous fait plus autant d'effet. Pour eux elle exprimait d'une manière vive la transcendance même du sacerdoce de leur Sauveur.

Ils s'extasiaient à la pensée de ce sacerdoce. Ils en admiraient la très haute réalité, l'espèce de plénitude immense.

Ils se répétaient : « Nous possédons en Jésus un grand-prêtre parfait. » Vrai homme et vrai Dieu, et donc le médiateur-né entre l'homme et Dieu.

Chair et sang comme nous, fraternel, compréhensif et compatissant au-delà de tout ce qu'on peut concevoir, il a daigné, pensait-on, condescendre à nos misères, s'envelopper de nos malheurs, et prendre en mains notre cause. Non pas la cause des anges, mais celle si compromise des hommes. Il s'est bien tourmenté, ce prêtre, à cause de nous. Il a vécu mortel parmi les mortels. Et, durant cette vie qu'il a menée au milieu de nous, se sentant comme nous saisi par la mort, il a jeté des prières et des supplications vers Celui qui pouvait l'en sauver. Oui, on l'a vu pleurer de chagrin, on l'a entendu crier de douleur. C'est un prêtre qui comprend et qui ressent toutes choses.

Et s'il a été exaucé souverainement, en raison de son incommensurable piété envers Dieu, c'est après s'être bien soumis et bien abaissé, tout Fils qu'il était, et après s'être comme formé et trempé dans l'épreuve. C'est ainsi qu'il s'est rendu semblable en tout à ses frères.

« Ah! certes, nous n'avons pas un grand-prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais nous en avons un qui a été éprouvé en tout de la même manière que nous, le péché exclu. » C'est dire qu'il s'est exposé à toutes nos peines pour nous aider à les porter, comme il s'est opposé à toutes nos fautes pour nous aider à les rejeter. Il est vrai homme et Fils de l'homme.

Mais, en même temps, il demeure vrai Dieu et Fils de

Dieu, le plus pur rayonnement de la gloire divine, l'effigie de la substance du Père. Ce Jésus, jusqu'au plus profond de son incarnation et de ses humiliations, reste celui auquel Dieu dit : « Tu es mon Fils et je t'engendre toujours. » Aussi est-ce en qualité de Fils qu'il travaille à rebâtir en notre humanité la demeure de la divinité, la maison de Dieu.

Il n'est pas seulement le serviteur, il est pleinement identifié avec le Maître. Il est celui, en Dieu, par qui tout est conçu, créé et conservé. Il est la toute-puissante Parole. C'est pourquoi, forcément, tous ses faits et gestes sont imprégnés d'un élément divin, rehaussés d'un esprit d'éternité. La rédemption qu'il opère et qu'il obtient est éternelle. Avec lui, nous pénétrons jusques au fond des cieux. La cause de Dieu est gagnée parmi nous; mais la nôtre aussi est assurée au sein de Dieu.

Toute la vie que ce prêtre a menée et, au plus haut degré, les actes qui ont consommé cette vie, le sang versé, la mort acceptée : tout cela prend valeur divine. C'est le sacrifice par excellence. Offert dans le temps, une fois pour toutes, il nous fait rentrer dans les réalités éternelles. Là, nous retrouvons notre grand-prêtre couronné de gloire et d'honneur en retour de ce qu'il a souffert. Nous l'apercevons siégeant dans la majesté de Dieu. Il est vraiment constitué grand héritier de tout. Son triomphe le met dans tout l'éclat et aussi dans le plein exercice de son sacerdoce. Il est là-haut ce qu'ici-bas il a mérité d'être. En sa personne tout s'est pour ainsi dire éternisé. Il possède à jamais un sacerdoce impérissable.

Aussi, pour tous ceux qui s'attachent et se soumettent

à lui, qui deviennent et demeurent « participants de lui », il est un principe permanent d'éternel salut.

Si nous nous réfugions dans son sacerdoce, si nous recourons à son ministère, nous pouvons dire que nous avons déjà jeté l'ancre en plein ciel. Notre prêtre est entré comme notre avant-coureur au sein de Dieu. Et il y fait entrer avec lui des multitudes de frères, qui par lui retrouvent accès auprès de Dieu.

Le Seigneur Dieu l'a juré et jamais ne reprendra sa parole. Jésus, notre pontife souverain, non seulement est prêtre pour l'éternité, mais aussi est le prêtre de l'éternité, le pontife des biens à venir et le garant de l'alliance qui ne doit plus finir. Il peut sauver de façon définitive tous ceux qui vont à Dieu par son entremise et par les bienfaits de sa prêtrise. Toujours vivant au sein de la divinité et toujours intervenant pour ses frères.

Que voilà bien, en vérité, le grand-prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, élevé même au-dessus des cieux! Ce prêtre n'a pas besoin, lui, d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses péchés, ensuite pour ceux du peuple. Il est sans péché. Son Dieu l'a magnifiquement sauvé : lui, à son tour, n'a plus qu'à sauver son peuple. C'est à quoi il a pourvu une bonne fois, faisant lui-même le lien, s'offrant soi-même par toute sa sainte vie et par sa grande mort.

On insistait, on concluait.

Après avoir accompli son sacrifice de grand-prêtre une fois pour toutes et pour le péché de toute la multitude, notre Christ a disparu en Dieu à tout jamais. C'est là qu'il nous attend et nous attire; et c'est de là qu'il nous sauve. Cette grande oblation unique suffit à rendre parfaits tous ceux qui puisent et se purifient en elle.

Lui ne réapparaîtra que pour consommer en son éter-

nelle perfection tous ceux qu'il aura sauvés en sa souveraine oblation.

Que vous semblent, chrétiens d'aujourd'hui, ces réalités immenses? Que dites-vous de ce Christ-Prêtre et que pensez-vous maintenant de sa prêtrise?

Seriez-vous encore de trop petits enfants pour être touchés par de si hauts enseignements? Ou n'êtes-vous pas assez adultes pour pouvoir vous assimiler une nourriture aussi solide? Ainsi parlait aux premiers chrétiens l'auteur même dont je viens de résumer la doctrine.

L'Épître aux Hébreux est une sorte d'élévation sur le sacerdoce de Notre-Seigneur. Cette Lettre a circulé dans les Églises primitives. Et il nous plaît de nous donner ainsi la preuve que l'Église du vingtième siècle pense sur son Christ les mêmes choses que pensait l'Église du premier siècle.

Mais ce qui rend plus émouvant et presque poignant ce témoignage de l'Épître aux Hébreux, c'est qu'il se réfère, selon toute vraisemblance, à une heure religieuse critique entre toutes et à des conjonctures dans le sacerdoce qui ne se sont présentées qu'à ce moment-là.

Réfléchissons-y. C'est une lettre à des Judéo-chrétiens certainement, de Jérusalem probablement. Elle leur fut écrite, selon les plus grandes probabilités aux approches de l'an 65 de notre ère, peu avant la ruine du Temple et l'écroulement du sacerdoce ancien. Voyez donc la situation. Ce sacerdoce ancien (dont l'Encyclique de Pie XI prend soin de nous rappeler la grandeur religieuse), justement dans ces années-là, sous un prince juif ami des solennités mosaïques, jetait un dernier éclat avant de s'éteindre. Cependant que dans les jeunes communautés chrétiennes, humblement, s'ordonnait un

sacerdoce nouveau. On sentait évidemment les différences. Le mot du Seigneur était dans les mémoires : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres; on ne coud pas une pièce neuve à un vieil habit. » L'Épître le dit aussi : « D'un côté, vous avez quelque chose d'ancien et de vieilli, qui est condamné à une prompte disparition ; de l'autre, l'alliance toute neuve, qui sera, celle-ci, définitive. » C'est vrai. Mais ne convenait-il pas de ménager les transitions? Leurs anciens prêtres, ces chrétiens les vénéraient encore dans la splendeur hiératique des jours passés, tandis que leurs nouveaux prêtres modestement, dans les maisons, s'essayaient à de grands rôles.

C'est dans cette transition entre le sacerdoce de l'Ancien Testament à son déclin et celui du Nouveau à son aurore que la primitive Église eut la révélation, en pleine lumière, du sacerdoce de Jésus-Christ. Elle se posa et peut-être s'apaisa dans cette admirable lumière. Elle vit dans son Christ le seul qui fût vraiment Prêtre. Elle s'éprit d'admiration pour la transcendante beauté de cette prêtrise, et de reconnaissance pour sa divine efficacité.

Vous ne vous êtes point approchés de Dieu, vous autres, leur disait l'auteur inspiré, dans l'épouvante des éléments, mais bien dans le grand rassemblement des esprits opéré par Jésus.

Par l'entremise de ce Jésus, offrons à Dieu en tout temps tous les sacrifices de notre religion. Et que par le même Jésus, devenu le grand Pasteur des brebis, le Dieu de la paix fasse en nous tout ce qu'il aime.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O.P.

La tradition vivante

La vie du Christ se termine par un échec, que sa résurrection n'aurait peut-être pas suffi à compenser. Parce que, d'une part, elle n'eut pour témoins que les disciples et que l'humanité du Christ ressuscité, malgré l'identité certaine de sa personne, n'appartient plus entièrement au plan de l'existence terrestre; — parce que, d'autre part, elle ne modifie pas profondément la conception trop matérielle que les apôtres ont du royaume de Dieu. S'ils l'eussent inventée, ils n'en eussent pas été plus avancés, et le Christianisme ne serait pas né.

Le miracle décisif fut celui qui changea leur cœur et illumina leur esprit, l'Évangile de feu qui éclata le matin de Pentecôte en leur faisant découvrir le royaume au-dedans d'eux-mêmes.

Il n'est plus question désormais d'attendre la restauration d'Israël. C'est le monde entier qu'ils ont à transformer en le règne d'amour du Fils unique.

Leur Maître est avec eux, en eux; leur Maître *est eux* et ils sont *Lui*.

Mystérieusement effacés par Sa Présence, ils parlent et agissent en Sa Personne. Leur parole est la Sienne, comme est Sienne la vie qu'ils suscitent dans les âmes et l'autorité qu'ils exercent sur elles.

C'est de cette certitude qu'ils tirent leur inflexible assurance : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu. »

Le Christ, que ses ennemis avaient voulu supprimer, apparaît de nouveau — plus conquérant que jamais et désormais invincible — « en forme d'Église ».

Saul, qui se propose d'exterminer la communauté naissante, va être confronté avec ce mystère :

« *Je suis Jésus* que tu persécutes. »

Toute la foi des chrétiens touchant l'Église tient dans cette révélation : « Je suis Jésus. »

L'Église *c'est Jésus*, en l'organisme visible qui en est le sacrement social, le *signe* corporatif qui Le représente et Le donne.

Nous n'avons donc jamais affaire à l'Église que dans la mesure où nous avons affaire à Jésus. Quiconque voudrait nous séparer de Lui, fût-il homme d'Église, ne saurait prétendre nous conduire à elle; toute l'autorité qu'il peut avoir sur nous réside en son ordination à la personne du Christ; elle ne peut donc nous lier quand elle cesse de s'identifier à Lui.

Tout abus de pouvoir est exclu dans le principe : nous n'avons vraiment qu'un Maître, le Christ.

L'anathème que saint Paul jette aux Galates judaïsants, qui s'éloignent de l'Évangile qu'il leur a prêché, traduit avec une véhémence magnifique cette conviction fondamentale : la parole de l'apôtre est celle du Christ. Même un ange venu du ciel n'aurait pas le droit d'y rien changer.

Dans cette perspective, où l'Église apparaît indissolublement liée au Christ, dans *le mytère de foi* qui permet seul de discerner sa véritable nature, il est facile de situer la Tradition.

La Tradition n'est pas autre chose que la permanence vivante (1) de la Parole du Christ — comme la succession

(1) On pourrait dire aussi continuité ou pérennité vivante de la Parole du Christ, etc.

apostolique est la permanence vivante de Sa grâce et de Son Esprit, comme L'Église tout entière est la permanence vivante de Sa Personne.

La Tradition, en d'autres termes, c'est Lui qui *continue* à nous parler.

Nous ne mettons pas sous ce mot une fidélité *matérielle* à des textes dont *la lettre* nous lierait. Nous n'y mettons pas davantage la transmission verbalement identique de formules matériellement inchangeables, mais la *continuité d'une Vérité qui est une Vie*, qui est la Personne même du Verbe de Dieu, du Fils unique du Père.

Aussi bien, toutes les doctrines de l'Église, tous les dogmes n'ont-ils au fond d'autre contenu, d'autre objet que le Christ Lui-même, puisque tout ce qu'Il nous a révélé, immédiatement ou médiatement, se rapporte à Lui qui est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

Comme les harmoniques répercutent le ton fondamental, chaque dogme suscite en nous les résonances de Sa voix, rend plus intime en notre âme le rayonnement de Sa personne.

Il n'importe à cet égard qu'une doctrine promulguée au cours des siècles se trouve ou ne se trouve pas littéralement dans les documents écrits qui nous viennent de l'antiquité chrétienne. Elle fut toujours présente à l'Église, au moins implicitement, en l'adhésion que la Foi n'a cessé de donner à tout le contenu vivant de la Parole du Christ.

Il n'importe pas non plus qu'un dogme ne *paraisse* pas essentiel à la vie de l'âme.

Comme dans une lettre d'amour ce qui semblerait un détail infime à un étranger s'éclaire pour celui qui aime de toute la lumière de la personne aimée, ainsi dans l'Église toute doctrine est reçue à genoux comme le sacre-

ment mystérieux de la Parole divine, comme une Eucharistie de Vérité, dont le sens *ineffable* se révèle à chaque âme d'autant plus profondément que cette âme est plus unie au Christ, ne lui étant d'ailleurs jamais proposée qu'en vue de cette union.

Cette conception est une vue de foi. Elle ne peut être saisie que du dedans, elle est comme la conscience de l'Église. On n'y peut souscrire qu'en croyant à la *mission* divine de l'Église, c'est-à-dire en voyant en elle *Jésus qui vient à nous*.

Or c'est bien cela qu'il faut entendre : le Christianisme est moins l'effort de l'homme vers Dieu que l'élan de Dieu vers l'homme.

La doctrine sacrée vient de Lui. Elle nous mesure, elle nous exige miséricordieusement pour nous jeter dans Ses abîmes. Nous ne pouvons ni la modeler à notre image, ni l'accommoder au goût du siècle. Elle vient à nous de la Croix, empourprée du Sang de l'Amour.

En mourant pour elle, les martyrs savaient bien qu'ils mouraient pour Lui.

La Tradition n'est pas un texte, une matière littérale, une formule stéréotypée, c'est une personne : Jésus.

Les Écritures n'en représentent qu'une partie. La Parole vivante les précède, les déborde et leur garde leur âme, leur *sens* mystérieux qui est Jésus.

Car les Écritures ne sont point un livre, un texte, une lettre, mais une personne : Jésus.

Une double table est dressée pour l'âme chrétienne, dit l'auteur de l'*Imitation*, où le Verbe de Dieu nous est également offert : il y a le banquet eucharistique, et il y a le banquet des Écritures, dont la tradition nous fait goûter également la saveur divine.

MAURICE ZUNDEL.

La vie spirituelle

d'après les premiers Maîtres dominicains

Nous n'avons pas ici l'intention, bien entendu, d'exposer même en raccourci les principales doctrines mystiques de nos auteurs spirituels. Ce que nous voulons, c'est dégager deux ou trois points de vue qui permettent de s'orienter dans la lecture de leurs ouvrages, de saisir l'armature de la vie spirituelle, telle que les Prêcheurs l'ont construite jadis, et telle qu'on l'a comprise traditionnellement dans l'Ordre.

En nous bornant à un exposé schématique, nous restons même en cela fidèle à notre tradition, car la spiritualité dominicaine ne s'est pas égarée dans une foule de questions oiseuses et secondaires qui encombrent aujourd'hui tant de nos livres pieux. C'est un de ses caractères principaux, de s'être toujours maintenue dans les voies essentielles qui laissent apparaître le but dans toute sa clarté.

Le but de la vie spirituelle

Le but de la vie spirituelle est unique. Tout ce que nous pensons, tout ce que nous faisons doit être orienté vers ce but unique : l'union à Dieu.

Notre cher Seigneur nous dit : « Renonce à ta lumière qui est vraiment ténèbre comparée à ma lumière, et je veux, en échange de tes ténèbres, te donner en propre ma lumière éternelle, afin qu'elle t'appartienne comme à moi-même et que tu aies, comme moi-même, mon être, ma vie, ma féli-

cité et ma joie. C'est ainsi qu'il demandait aussi à son Père : Qu'ils soient un avec nous, comme nous sommes un, moi en toi et toi en moi, non pas unis, mais tout à fait un ; qu'ils soient un avec nous de cette façon, non pas cependant par nature, mais par grâce, de façon incompréhensible... (1).

C'est à cela (à l'union à Dieu) que tendent et que servent toutes les observances spéciales, toutes les œuvres, toutes les pratiques de notre saint Ordre et de tous les Ordres, de quelque genre qu'ils soient. Le but de toutes nos règles et observances, c'est que nous ne cherchions que Dieu et qu'il vienne célébrer en nous la fête et qu'avec lui nous arrivions à nous faire un fond bien dégagé, qui n'ait rien en lui-même que Dieu tout pur. Dans la mesure où nos œuvres et nos observances servent à cela, dans cette même mesure elles sont louables, saintes et utiles, mais là où ce n'est pas le cas, c'est tout comme dans une synagogue juive. L'ancienne alliance avait beaucoup de lois, de prescriptions de sainteté, de grandes œuvres, et, en plus, maintes pratiques très pénibles, mais avec tout cela personne ne pouvait être sauvé. Ce n'était précisément qu'une préparation à la nouvelle alliance, et c'est dans la nouvelle alliance que l'entrée du royaume de Dieu a été rendue libre et ouverte. Ainsi en est-il de toutes les œuvres extérieures ; elles ne sont qu'un chemin et une préparation. Ce n'est pas en elles qu'on peut trouver le jour de fête. Si l'Ancien [Testament] ne trouve son dévoloppement et son achèvement dans le Nouveau, et si celui-ci ne vient dans le fond et en toute pureté, tout cela est peu de choses ou même rien du tout (2).

La seule dévotion vraiment digne de ce nom consiste à ce que tu ne goûtes rien, que tu ne jouisses de rien que d'aimer ton Dieu et de le rechercher. Voilà notre aimable vocation, l'unique fin pour laquelle le bon Dieu nous a appelés en ce saint Ordre. Répondons à cet appel ! (3)

Allons, mettez à profit, employez bien tout ce que vous avez de zèle à prendre part, en vérité, à cet aimable jour

(1) Tauler, *Sermons*, trad. Hugueny-Théry-Corin, serm. X, t. I, p. 248.

(2) Tauler, *ibid.*, sermon XII, p. 272.

(3) Tauler, *ibid.*, p. 275.

de fête, à mériter que Dieu se révèle à vous, que vous goûtiez en vous sa joie, sa vraie paix, que vous ayez et sentiez en vous toute sa fête, chaque fois que vous le voulez; et que vous rentriez en vous-même, dans votre prière et dans toutes les œuvres que vous avez à faire. Car c'est là qu'on éprouve en vérité les joies de la vraie fête de la présence du Dieu d'amour, là où l'on se sent la propriété de Dieu et de personne d'autre. En vérité, à cet homme aussi Dieu appartient. En retour, il se donne à lui, en toute propriété et il ne l'abandonne jamais, ni ne retire de lui sa présence. N'est-ce pas là chose délicieuse : vie de fête, de joie et de bonheur; nous en Dieu et Dieu en nous, ici dans le temps, là-haut dans l'éternité et dans une indicible béatitude? (1)

C'est en apprenant chaque jour à connaître Dieu davantage, à l'aimer dans le secret de notre cœur, dans le recueillement total de notre âme, que nous nous transformons en Dieu, que nous nous unissons à Lui d'une union ineffable et qui échappe à toute analyse. « Dis-moi qui tu aimes et je te dirai qui tu es. — Aimes-tu la terre : tu seras terre. Aimes-tu Dieu : tu seras Dieu. » Ces fortes paroles sont de saint Augustin (2).

Maître Eckhart les reprend pour les incorporer dans l'essentiel de sa doctrine : « Celui qui aime la créature aime le rien et il devient néant; l'amour transforme l'aimant en l'aimé (3). » Les paroles de saint Thomas ne sont pas moins fortes :

On peut concevoir l'union de deux façons : une union superficielle, qui rapproche différents êtres, comme serait par exemple l'union de pierres réunies en tas; mais ce n'est pas là l'union qui est le fruit de l'amour. L'amour transforme l'amant dans l'aimé et pour trouver une analogie à cette union, il faut penser à l'unité de la matière et de la forme (4).

(1) *Ibid.*, p. 277.

(2) Saint Augustin, *In epist. Joh. ter.*, II, n. 14; *P.L.*, t. XXXV, col. 1997.

(3) Eckhart, *Comm. in Sapientia*, éd. Théry dans « Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen-Age », t. III, 1928, p. 355.

(4) Saint Thomas, *Com. Sent.*, lib. III, dist. XXVII, q. 1, a. 1, ad 5^m.

Union indicible qui transforme l'homme en Dieu, qui fait de l'âme l'habitation des trois personnes divines, le lieu de naissance du Fils de Dieu : cette tout aimable naissance qui, tous les jours et à chaque instant, doit se réaliser et se réalise en chaque âme bonne et sainte... « Dans cette naissance Dieu nous devient tellement nôtre, Il se donne à nous en telle propriété, que personne n'a jamais rien eu en si intime possession (1). »

La part de Dieu dans notre sanctification : toute la grâce

La grâce en général, et la grâce d'union à Dieu, terme final de la vie spirituelle, est comme une création de Dieu dans l'âme. Nous ne méritons d'aucune façon la première grâce sanctifiante. Dieu nous la communique sans aucun mérite de notre part; les grâces de progrès nous échappent également, au sens que tous nos efforts personnels, toutes les pratiques d'ascèse que nous pouvons imaginer, ne sauraient créer en nous le moindre atome de grâce. C'est une vérité qu'il faut toujours avoir devant les yeux pour ne pas égarer nos efforts dans les voies spirituelles. Dieu est tout, il est l'unique créateur du monde matériel, et du monde de la grâce en nous. C'est une profonde erreur de la spiritualité du XVI^e^ siècle d'avoir laissé conclure que la vie spirituelle pouvait être en quelque sorte une pure conquête de l'homme.

Non, la grâce n'est pas une conquête de l'homme, elle est une conquête du Christ :

> Plonge-toi bien plutôt dans la profonde et insondable miséricorde de Dieu, avec une volonté humble et abandonnée à Dieu et à toutes les créatures, et considère que c'est le Christ seul qui doit te donner cette grâce par pure douceur et bonté spontanée, par amour et par miséricorde.

(1) Tauler, *ibid.*, sermon I, t. I, p. 165.

C'est ici qu'on comprend la parole du Christ qui disait : Quand vous avez fait tout ce que vous avez pu, vous devez vous considérer encore comme des serviteurs inutiles (1).

Ce n'est pas sur nos mérites, nos œuvres personnelles qu'il faut bâtir, mais sur la miséricorde et la pure grâce de Dieu :

Les Juifs, au contraire, se confiaient en leurs actions personnelles, ils avaient leurs cérémonies, les préceptes, la loi et beaucoup de choses. Les païens, eux, n'avaient aucun appui ferme sur quoi bâtir, si ce n'est uniquement la grâce de Dieu et sa miséricorde. Vois, c'est de cette sorte que doit être aussi ta pratique, en sorte que tu ne t'appuies sur rien que sur la seule grâce et miséricorde de Dieu, que tu reçoives et désires grâce pour grâce, ne considérant que la bonté de Dieu et sans rien savoir de ta préparation et de ta dignité.

Hélas! bien des gens ont la manière juive; ils s'appuient sur leurs propres œuvres qu'ils veulent bien considérer comme un fondement. S'ils n'ont pas accompli leurs œuvres, ils considèrent tout comme perdu; ils n'osent plus se confier en Dieu, ni en personne, ni venir à Dieu : ils bâtissent secrètement sur leurs œuvres, sur leur propre agir, et non point purement sur Dieu.

Je ne veux pas dire qu'on doive négliger les bonnes pratiques; on doit s'y livrer en tout temps, mais on ne doit ni bâtir, ni se reposer sur elles. Il est, au contraire, des gens qui en font grand cas : Ils ont porté des cilices et des chemises de crin, tant et tant jeûné, veillé, prié, et pendant quarante ans vécu en hommes pauvres. Ils croyaient, avec ces pratiques, s'assurer une entrée auprès de Dieu. Sans elles, ils ne seraient ni si sûrs, ni si hardis. Eût-on même accompli toutes les bonnes œuvres que les hommes n'aient jamais faites, il faut en être dépouillé et vidé dans le fond et se comporter comme quelqu'un qui n'aurait jamais fait une bonne œuvre, ni grande, ni petite (on est alors aussi dépouillé et dégagé de tout que mon doigt est nu), oui, n'en pas retenir un cheveu, mais ne voir en tout

(1) Tauler, *ibid.*, sermon I, t. I, p. 289.

cela que grâce pour grâce et pure miséricorde de Dieu sans s'appuyer sur sa propre préparation... A ce compte, tu me nommeras Père et tu ne cesseras de venir à moi (1).

La part de l'homme : s'abandonner

Nécessité de l'abandon

Le travail de l'homme consiste uniquement à se laisser conquérir par Dieu, à écarter tout ce qui pourrait mettre obstacle à l'action divine en nous. Aristote avait émis un principe qui allait devenir fécond dans l'exposé de la vie spirituelle chez les Prêcheurs : *Intus apparens, prohibet extraneum* : Une qualité — quelle que soit sa nature — qui adhère à une forme, est un obstacle pour la réception d'une autre qualité. Tauler commente ainsi cet axiome dans une page de toute beauté et d'une grande intelligence de la vie spirituelle :

> Il ne doit rester en nous qu'une simple et pure recherche de Dieu, sans plus aucun désir d'avoir rien qui nous soit propre, mais avec la simple volonté d'être à lui pour qu'il puisse accomplir son œuvre et naître en nous sans que nous y mettions obstacle. En effet, pour que deux êtres puissent n'en faire qu'un, il faut que l'un se comporte comme patient et l'autre comme agent : pour que l'œil puisse percevoir ces images qui sont sur ce mur où tout autre objet, il doit n'avoir en lui aucune autre image. N'eût-il même qu'une image de couleur quelconque, jamais il ne pourrait en percevoir d'autres ; de même l'oreille qui est pleine d'un bruit ne peut en percevoir un autre. Ainsi donc tout ce qui doit recevoir doit être pur, net et vide. C'est pourquoi saint Augustin nous dit : « Vide-toi pour que tu puisses être rempli ; sors afin de pouvoir rentrer » ; et ailleurs : « O toi, âme noble, créature, pourquoi cherches-tu en dehors de toi ce qui est en toi tout entier, de la façon la plus vraie et la plus manifeste? Et

(1) Tauler, *ibid.*, sermon I, t. I, p. 169.

puisque tu participes à la nature divine, peu t'importent les créatures et qu'as-tu donc à faire avec elles?» Si l'homme préparait ainsi sa place, le fond, Dieu sans aucun doute serait obligé de la remplir et, certes, complètement; sinon le ciel se romprait plutôt pour remplir le vide. Mais Dieu peut encore beaucoup moins laisser les choses vides; ce serait contraire à sa nature et à sa justice.

C'est pourquoi tu dois te taire; alors le Verbe de cette naissance pourra être prononcé en toi et tu pourras l'entendre; mais sois bien sûr que si tu veux parler, lui se taira. On ne peut mieux servir le Verbe qu'en se taisant et en écoutant. Si donc tu sors complètement de toi-même, Dieu entrera tout entier en toi; autant tu sors, autant il entre, ni plus ni moins (1).

Chaque détail du plan éternel a été ordonné et prévu mieux qu'aucun peintre n'a jamais prévu, dans son imagination, comment il donnera chaque coup de pinceau à son tableau; aussi court, aussi long, aussi large qu'il soit et sans qu'il puisse en être autrement si le tableau doit atteindre la perfection d'un chef-d'œuvre, comment il doit distribuer la couleur rouge et bleue. Dieu est mille fois plus appliqué à déterminer comment, par les multiples coups de pinceaux de la souffrance et les multiples couleurs, il amènera l'homme à la forme qu'il lui plaît le plus, pourvu que l'homme estime à leur valeur ces dons et ces myrrhes (2).

S'abandonner, c'est en définitive, établir en soi le plein silence, pour permettre à nos âmes d'entendre la parole intérieure de Dieu; de faire en soi le vide pour recevoir Dieu dans sa plénitude :

Marie s'était enfermée; de même la servante de Dieu doit se tenir enfermée, si elle veut ressentir vraiment en elle cette naissance, s'abstenant non seulement des dispersions temporelles qui paraissent devoir lui apporter quelque dommage, mais même des pratiques purement sensibles des vertus. Elle doit assez souvent faire le silence

(1) Tauler, *ibid.*, sermon I, t. I, p. 169.
(2) *Ibid.*, sermon III, t. I, p. 189.

et le calme en elle-même, s'enfermer dans son intérieur, et se cacher dans l'esprit pour se soustraire et échapper aux sens et se faire à elle-même un lieu de silence et de repos intérieur (1).

Le grand travail pour arriver à cet abandon nécessaire pour notre union à Dieu consistera donc à écarter les obstacles qui seraient intermédiaires entre notre âme et Dieu :

L'âme est vraiment une réalité placée entre le temps et l'éternité. Se tourne-t-elle vers le temps, elle oublie l'éternité dont les réalités s'éloignent et lui paraissent petites, comme nous apparaît petit tout ce qu'on voit dans le lointain, tandis que ce qui est tout près paraît grand, parce qu'il y a moins d'espace intermédiaire. Par exemple, le soleil est soixante fois plus grand que toute la terre, et cependant, celui qui, en été, quand le soleil est au zénith, prendrait un bassin rempli d'eau et y mettrait un petit miroir, verrait alors le grand soleil apparaître tout entier dans le bassin, mais seulement comme un petit disque. Mais qu'on mette un écran, si petit qu'il soit, entre le miroir et le grand soleil, cet écran fera complètement disparaître du miroir l'image du grand soleil. Il en va de même pour l'homme qui n'a pas enlevé l'obstacle, quel qu'il soit et quelque petit qu'il soit, qui l'empêche de voir dans son fond. Ce même obstacle lui enlève sans aucun doute la possibilité de voir le grand bien qu'est Dieu lui-même se réfléchir dans le miroir de son âme (2).

Faire le vide est la première et la plus importante pré-

(1) Tauler, *ibid.*, t. I, p. 173. Voir aussi *ibid.*, sermon I, t. I, p. 174 : « Alors que l'on était en plein silence, que toutes choses étaient dans le plus grand silence, et que la nuit était au milieu de son cours, c'est alors, Seigneur, que de ton trône royal descendit la parole toute-puissante, le Verbe éternel sortant du cœur de son Père. C'est au milieu du silence, au moment même où toutes les choses sont plongées dans le plus grand silence, où le vrai silence règne, c'est alors qu'on entend en vérité ce Verbe, car si tu veux que Dieu parle, il faut te taire; pour qu'il entre, toutes choses doivent sortir. »

(2) Tauler, sermon VI, t. I, p. 209.

paration pour recevoir le Saint-Esprit, car, dans la mesure et au degré précis où le vide est fait dans l'homme, cet homme devient, dans la même mesure et au même degré, capable de recevoir le Saint-Esprit. Car lorsqu'on veut remplir un tonneau, il faut d'abord enlever ce qu'il contient. Si l'on veut y mettre du vin, il faut enlever l'eau, car deux choses matérielles ne peuvent pas occuper le même lieu. Si donc le vin doit entrer il faut d'abord que l'eau sorte, car ce sont choses contraires. Pour que Dieu entre, il faut nécessairement mettre la créature dehors. Tout le créé doit être mis dehors, d'une façon ou d'une autre; il faut chasser tout ce qui est en toi, tout ce que tu as reçu. L'âme animale et sans raison doit absolument sortir pour qu'apparaisse en l'homme l'âme raisonnable. L'homme doit donc se laisser prendre, vider et préparer. Il doit tout laisser, sortir même de cet abandon, le laisser lui aussi et le tenir pour rien, mais se précipiter en son pur néant. Autrement, il chasse sûrement le Saint-Esprit et l'empêche de réaliser en lui le plus haut degré de son œuvre. Mais on ne trouve personne qui recherche cette voie-là.

Cette première préparation terminée, le Saint-Esprit fait aussitôt sa seconde œuvre dans l'homme ainsi préparé : il remplit pleinement toute la capacité réceptive de cet homme. Plus tu auras été vidé en vérité, plus aussi tu recevras; moins il reste de toi, plus tu recevras de lui. Amour-propre, esprit propre, volonté propre, tu dois te dégager de tout cela. Le ciel serait-il ouvert devant toi que tu ne devrais pas vouloir y entrer avant de t'être assuré que Dieu veut cela de toi. *In eodem loco*, c'est dans le vide seulement que le Saint-Esprit est donné et il le remplit tout entier. Si même l'homme se trouve mal disposé, si la lourdeur et l'indolence de la nature contrarient sa paix, sans qu'il puisse rien y faire, en cela même encore, il se laissera vider de lui-même, s'abandonnera à Dieu, se livrera à lui sans résistance, en ceci et en tout ce qu'il peut avoir à subir (1).

(1) Tauler, sermon XXV, t. II, pp. 27-28. Voir aussi, *ibid.*, sermon XVII, t. I, p. 317 : « Que chacun voie donc quelle est sa préoccupation, car pour qu'un amour entre, l'autre doit nécessairement sortir. » « Vide-toi, écrit saint Augustin, afin de pouvoir être rempli. »

L'ascèse de l'abandon

Dieu est le maître Tout-Puissant, le créateur de l'univers et le créateur de la grâce; il est le Père de nos âmes; non seulement il habite en nous, mais son ambition, si on peut s'exprimer ainsi, est de reproduire en nous l'image de son Fils bien-aimé. Quant à nous, le grand travail de notre vie spirituelle est de nous laisser faire par Dieu, de nous abandonner complètement à Lui, pour Lui permettre de faire son œuvre dans l'intime de nos âmes, selon la forte expression de Tauler, nous sommes des « mères » dans la vie spirituelle (1).

Voilà pour ainsi dire le schéma que les premiers Prêcheurs nous ont laissé de la vie surnaturelle.

Mais cet abandon qu'à chaque page de leurs écrits ils nous demandent de réaliser en nous, ce n'est pas un abandon inactif et paresseux, une diminution de nos forces vitales, un assoupissement de nos facultés. Cet abandon est une ascèse, une grande et lumineuse ascèse, non pas l'ascèse morcelée et à courtes vues préconisée à la Renaissance. Au XVI[e] siècle, on fera porter l'ascèse sur les aspects secondaires de la vie spirituelle. On obligera l'homme à calculer dans le détail ses actes de vertus et ses péchés, en oubliant que la vie est incalculable. Mais il y a une ascèse plus profonde, plus féconde et qui prend

(1) Tauler, *ibid.*, sermon I, t. I, p. 167 : « Cette propriété en vertu de laquelle le Père rentre en Lui-même et en sort doit se retrouver dans l'homme qui veut, comme une mère, concevoir en lui le Verbe, d'une façon spirituelle. »

P. 174 : « Car ce qui t'est plus proche, voilà ton ennemi : cette duplicité d'images, qui cachent en toi le Verbe, et s'étendent sur Lui, empêche cette naissance en toi, sans que pourtant cette paix te soit entièrement enlevée. Cette paix ne peut, il est vrai, toujours régner en toi. Mais c'est par elle pourtant que tu deviendras mère spirituelle de cette naissance. Une telle mère doit souvent établir en elle ce plein silence, afin de s'habituer à le faire; l'habitude lui en donnera une certaine maîtrise. »

tout l'homme, à chaque instant de sa vie : c'est l'ascèse de l'abandon, du renoncement à soi-même, du renoncement aux créatures, en un mot l'ascèse du renoncement au néant. Il faut renoncer au rien, pour que le tout puisse opérer en nous.

a) *Renoncement à notre néant personnel*

1° La première démarche à faire pour arriver au parfait abandon est de prendre une conscience vivante de notre néant. Nous le savons théoriquement : nous ne sommes rien par nous-mêmes : l'être que nous avons, nous l'avons reçu du Créateur. C'est du néant qu'Il nous a tirés, avant la création nous n'étions rien (1). Si nous nous considérons, nous et tout le créé, en dehors du donateur de tout bien, il faut avouer que nous ne sommes que néant, ténèbres, et fausseté (2). Qu'avons-nous, que nous n'ayons reçu de vous? Vous êtes Celui qui est et je suis celui qui n'est pas!

L'homme doit incliner devant Dieu tout son pouvoir; il doit incliner pleinement tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut, sous la main puissante et sous la force de Dieu, et reconnaître à fond son néant de nature et son néant d'inclination au péché, car cette inclination nous mène au néant. C'est avec ces deux néants que nous devons nous mettre aux pieds de Dieu. Cette prostration devant Dieu nous invite à une parfaite soumission : à nous abandonner entièrement, à nous tenir passifs sous l'action de Dieu (3).

Mais cette conscience de notre néant, pour être vraie et acquérir le nom d'humilité, ne doit pas être fictive :

Cet unique nécessaire ne consiste pas à savoir parler de

(1) Eckhart, *Commentaires de la Sagesse*, éd. Théry, dans « Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen-Age », t. III, p. 354.
(2) Saint Thomas, *De Veritate*, q. VIII, a. 7.
(3) Tauler, sermon LXVII.

son néant aussi raisonnablement et humblement que si l'on était en parfaite possession de cette vertu, ainsi que le font certaines personnes qui, dans le fond, sont plus altières que la cathédrale de Cologne (1).

Elle doit être une conscience convaincue, un acte de reconnaissance totale, un élan d'adoration vers notre Père du ciel qui nous a tout donné.

Nos mystiques nous supplient d'entrer à fond dans cette connaissance de notre rien, connaissance qui est une des plus nobles prières, parce qu'elle inclut le plus grand hommage que nous puissions rendre à la souveraineté de notre Père. Et cette connaissance vraie, sérieuse, profonde, de notre néant créé est la condition pour recevoir en nous le néant incréé; Dieu, néant de plénitude parce qu'il n'est rien de tout le créé, rien de ce que nous pouvons connaître ou penser, et que la négation de tout ce que nous pouvons concevoir est une des voies — la plus profonde — par où nous arrivons à la conscience de l'infini.

2° Mais pour arriver à la conscience profonde du rien que nous sommes, pour acquérir cette douce vertu de l'humilité, l'homme doit subir maintes morts, se sacrifier à chaque instant de sa vie. L'abandon à Dieu requiert le plein renoncement à nous-mêmes. Se renoncer, voilà l'ascèse qu'exige la soumission à Dieu en toutes choses. Pour arriver à accepter de Dieu toutes les épreuves qui nous arrivent, aimer tendrement les voies par lesquelles Il nous attire à Lui, nous soumettre comme de petits enfants à ses vues providentielles, l'adorer en tout dans le silence et dans l'amour, que de brisures et de renoncements! Et cependant, tant que nous ne serons pas arrivés à cette soumission, non pas une soumission raide et revêche, mais tendre et aimante, comment Dieu pourrait-il agir en nous? Pour qu'Il vienne en nous, nous

(1) Tauler, sermon LI, t. II, p. 333.

devons sortir de nous-mêmes, et c'est cet arrachement de nous-mêmes qui fait la grande ascèse de notre vie spirituelle.

C'est d'abord à soi-même qu'il faut renoncer :

> Se renoncer vraiment soi-même, aimer et n'avoir en vue que Dieu seul, en toute pureté et bien à fond et ne vouloir en aucune chose son intérêt propre, mais désirer et rechercher seulement l'honneur et la gloire de Dieu, attendre tout immédiatement de Dieu et sans aucun détour ni intermédiaire, lui rapporter toutes choses, d'où qu'elles viennent, afin qu'entre Dieu et nous il y ait un flux et un reflux tout à fait immédiats. Voilà le vrai et droit chemin (1).
>
> Parmi ces exercices de vertus, le premier portique est une humilité profonde et pleine de soumission, de telle sorte que l'homme ne tienne à rien, absolument à rien de ce qui le concerne lui-même, qu'il puisse se courber avec soumission sous la main de Dieu et sous toutes les créatures, qu'il reçoive humblement de Dieu et de nul autre toute chose d'où qu'elle vienne, qu'il s'abandonne à Dieu dans une humble crainte et dans un véritable mépris de lui-même, en toutes choses, dans la joie et dans la peine, dans l'abondance et la privation (2).

Se renoncer, c'est donc se livrer complètement à Dieu, ne rien s'attribuer (actes de vertus et de bonnes œuvres, que nous pouvons faire par sa grâce), mais tout Lui rapporter.

> A la seconde catégorie appartiennent les nobles âmes qui vraiment se lèvent et qui par cela même sont illuminées. Ces hommes laissent Dieu préparer leur fond et ils se livrent complètement à lui ; ils sortent d'eux-mêmes en toutes choses et ne gardent rien pour eux, ni dans les œuvres, ni dans les pratiques de piété, ni dans ce qu'il font, ni dans ce qu'il ne font pas, pas plus ici que là, ni dans la joie, ni dans la peine ; mais, avec une noble crainte, ils acceptent tout de Dieu et lui rapportent absolument

(1) Tauler, *ibid.*, sermon X, t. I, p. 251.
(2) *Ibid.*, sermon VIII, t. I, p. 227.

tout, dans un complet dépouillement d'eux-mêmes et dans un abandon résolu, se courbant humblement sous la volonté divine. Quelle que soit en toutes choses la volonté de Dieu, ils en sont toujours contents, dans la paix et dans l'inquiétude, car une seule chose leur plaît : la bonne et très agréable volonté de Dieu (1).

Ne pas frustrer Dieu du bien qu'Il fait lui-même en nous c'est la première forme de renoncement que Dieu demande à ses enfants. Que chacun de nous médite pour voir s'il n'est pas un voleur du bien divin !

3° Se renoncer, c'est ensuite accepter les épreuves de quelque genre qu'elles soient : souffrance, tentation, ou autre forme indéfinie dont Dieu se sert pour nous attirer à Lui. Cette acceptation parfois douloureuse, mais toujours aimante, est le plus bel acte de confiance que nous puissions rendre à Dieu. Dans le recueillement de notre âme, dans le silence de tous les bruits du monde, adorons en toutes choses la douce providence de notre Père. Il sait, Lui, ce qu'il faut à chacun de nous ; il a calculé et mesuré les coups de marteaux nécessaires pour nous sculpter à son image ; il sait les déchirements dont a besoin notre cœur pour se tourner vers l'Infini. De grâce, à moins d'inspirations particulières ou d'avis de directeurs qualifiés, ne nous chargeons pas nous-même d'inventer les épreuves qui pourraient nous conduire à Dieu. En matière de spiritualité, l'homme qui se livre à son propre jugement est un mauvais artiste, et la recherche de nous-mêmes nous poursuit jusque dans les rêves d'une perfection imaginaire. Notre action est essentiellement une action mortifiante : mourir à nous-mêmes.

Il y a des gens qui ne se contentent pas de la myrrhe que Dieu leur donne ; ils veulent en prendre encore plus ; ils se cassent la tête, s'abandonnent à des imaginations maladives, et, après avoir longtemps et beaucoup souffert,

(1) *Ibid.*, sermon V, t. I, p. 366.

ils n'en tirent point profit. Il en résulte peu de grâce, et ces gens en restent toujours au même point; car ils bâtissent d'après leur propre plan, qu'il s'agisse de pénitences, d'abstinences, de prières ou de méditation; Dieu doit toujours attendre leur bon vouloir et que prenne fin leur œuvre personnelle. Cela ne mène à rien. Dieu a décidé de ne récompenser que ses propres œuvres : Ce sont celles-là seulement et non pas les tiennes qu'il couronne dans le royaume des Cieux. Ce que lui-même n'a pas fait en toi, il le compte pour rien (1).

D'autres veulent trouver leur satisfaction dans les observances et les pratiques de leur choix, dans la prière, les méditations, soit qu'elles les inventent elles-mêmes ou qu'elles imitent ce qu'elles voient faire à d'autres. C'est par ces exercices qu'elles veulent préparer leur fond; elles y trouvent la paix et s'imaginent alors qu'elles sont tout à fait devenues une Jérusalem. Elles trouvent une grande paix dans les exercices de piété et les œuvres, mais dans celles-là seules qu'elles ont elles-mêmes réglées, et nulle part ailleurs. Que cette paix soit fausse, on peut le reconnaître facilement en ce qu'elles demeurent encore dans leurs propres défauts, l'orgueil, la complaisance dans les satisfactions du corps, de la chair, des sens, dans celles que peuvent donner les créatures dans la malveillance, dans le jugement (2).

Dieu ne cherche pas de gros chevaux et des bœufs puissants, c'est-à-dire des hommes aux grandes et fortes pratiques de piété raffinée, il ne cherche pas les hommes à grandes œuvres extérieures, il cherche seulement l'humilité et la douceur, c'est-à-dire les hommes petits et abandonnés, qui se laissent chercher par Dieu et qui, où ils sont cherchés, sont trouvées de vraies brebis (3).

Dieu lui-même, au cours de notre vie, et, on peut dire à chaque instant même de notre existence, nous appelle lui-même, force nos regards à se tourner vers Lui. Sachons l'écouter et ne faisons pas la sourde oreille.

(1) Tauler, *ibid.*, sermon III, t. I, p. 189.
(2) *Ibid.*, sermon V, t. I, p. 199.
(3) *Ibid.*, sermon XXXVI, t. II, p. 159.

Courbons-nous avec humilité, douceur et reconnaissance sous les épreuves grandes et pénibles qu'Il nous envoie. L'épreuve est la voie de Dieu.

C'est la myrrhe que Dieu nous donne sous forme de souffrances de quelque genre qu'elles soient, intérieures ou extérieures. Celui qui accepterait cette myrrhe en charité, sous la même impulsion foncière qui nous la fait donner par Dieu, quelle vie délicieuse ne sentirait-il pas naître dans son âme! quelle joie, quelle paix, et quelle noble chose ce serait. Oui, la plus petite comme la plus grande souffrance que Dieu laisse tomber sur toi vient du fond de son ineffable amour; oui, d'un amour tout aussi grand que les dons les meilleurs et les plus sublimes qu'il puisse te donner ou qu'il t'ait jamais donnés. Si seulement tu voulais les accepter, tout cela te serait si utile, oui, toute souffrance, même le plus petit cheveu qui tombe de ta tête sans que tu y fasses attention, car Notre-Seigneur a dit : *il n'est pas un seul cheveu qui ne soit compté* (Matth., x, 30). Oui, il ne peut jamais y avoir de souffrance, si petite soit-elle, qui tombe sur toi sans que Dieu l'ait prévue de toute éternité, l'ait voulue et désirée, et c'est pourquoi elle s'abat sur toi. As-tu mal au doigt? mal à la tête? as-tu froid aux pieds? as-tu faim? soif? t'afflige-t-on en paroles ou en actions? quoi qu'il puisse t'arriver de fâcheux, tout cela te prépare et sert à ta vie de noble joie. Il a été ordonné par Dieu que tout cela t'arrive. C'est mesuré, pesé, compté, et rien de moins, rien d'autre ne peut arriver. Que mon œil ait sa place en ma tête, voilà ce qui a été ordonné de toute éternité par Dieu le Père qui est dans les cieux; qu'il me soit arraché et que je devienne aveugle ou sourd, le Père qui habite dans les cieux a encore prévu éternellement qu'il devait en être ainsi; il avait pour cela, de toute éternité, un dessein éternel, et c'est ainsi, de toute éternité, qu'en Dieu j'ai perdu la vue. Ne dois-je pas alors ouvrir l'œil ou l'oreille de mon cœur, et remercier Dieu de ce que son éternel dessein s'est accompli en moi? Devrais-je en souffrir? Je devrais, au contraire, y trouver un admirable sujet d'action de grâces. Il en va de même pour la perte de tes amis, de ton bien, de ton honneur, de ta consolation et pour tout ce que Dieu t'envoie; tout cela, si tu peux

l'accepter, te prépare et te dispose à la vraie paix. Il y a des gens qui disent : « Maître, je vais bien mal et je souffre beaucoup. » Et quand je leur réponds que c'est très bon pour eux ils reprennent : « Non, Maître, j'ai mérité cette souffrance, j'ai nourri en moi une image mauvaise. » — Ne t'inquiète pas, cher enfant, si la souffrance est méritée ou non méritée ; prends-la comme venant de Dieu, et remercie Dieu ; livre-toi et soumets-toi (1).

Laissons Dieu nous distribuer Lui-même, aux heures qu'Il aura Lui-même choisies, les épreuves qui nous conviennent. Ne nous perdons pas en folles imaginations de pénitences incontrôlées, mais soyons disposés sans cesse à accepter de Dieu toutes les épreuves qu'Il voudra bien nous destiner :

Seigneur je ne vous demande pas de souffrances, je ne voudrais pas non plus être la cause de ces souffrances ; mais je me résigne à tout et c'est le désir de mon cœur, pour coopérer à votre louange éternelle ; de moi-même, jamais je n'ai pu me résigner assez complètement.

Seigneur, si vous permettiez que je sois l'homme le plus méprisé, je voudrais souffrir le mépris par amour pour vous et pour contribuer à votre gloire. Seigneur, je me mets aujourd'hui entièrement entre vos mains, et si on m'accusait des crimes les plus grands qu'un homme ait jamais commis, de telle sorte qu'en me voyant on me crache au visage en signe de mépris, Seigneur, si seulement je savais qu'à vos yeux je suis innocent, je souffrirais tout cela avec plaisir pour votre gloire.

Si j'étais coupable, je le souffrirais aussi pour la gloire de votre justice, dont l'honneur m'est mille fois plus cher que mon honneur propre ; et à chaque parole de mépris, je voudrais vous louer et vous dire, comme le larron sur la croix : « Seigneur, je souffre justement, mais vous, qu'avez-vous fait ? Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. »

Et si vous vouliez que je meure maintenant et que ce

(1) Tauler, *ibid.*, sermon III, t. I, pp. 187-188.

fût pour votre gloire, je ne regarderais pas derrière moi pour demander un sursis. Si je devais vivre aussi vieux que Mathusalem, je désirerais que pendant chaque année de cette longue existence, pendant chaque semaine de l'année, chaque jour de chaque semaine, chaque heure de chaque jour, chaque instant de chaque heure, je vous loue aussi parfaitement que jamais vous loua un bienheureux dans la véritable splendeur des saints; je désirerais vous louer autant de fois qu'on aperçoit de grains de poussière dans un rayon de soleil, je désirerais que tous ces grains de poussière vous louent pour réaliser mon désir comme si moi-même je l'avais réalisé dans cette vie.

C'est pourquoi, Seigneur, appelez-moi quand vous voudrez, bientôt ou dans un temps plus éloigné, mon cœur consent à tout (1).

Toutes les épreuves que Dieu nous envoie ont pour but de nous détacher du néant que nous sommes et du néant des créatures. Quand une maladie s'abat sur nous, quand notre cœur est meurtri, quand des souffrances plus intimes encore viennent nous éprouver, c'est Dieu qui nous cherche, c'est Lui qui nous appelle. Laissons-nous chercher dans une humble soumission à sa volonté; laissons-nous bouleverser par Lui. Il veut nous apprendre l'abandon :

Enfant, si dans un absolu et aveugle abandon, tu laissais le Seigneur te chercher et bouleverser ta maison autant qu'il le voudrait, et de la manière qu'il le voudrait, la drachme serait trouvée d'une façon qui dépasse tout ce que l'homme peut imaginer ou comprendre. Ah! mes enfants, si on se laissait bouleverser ainsi, cela nous mènerait bien plus loin que tous les projets, toutes les œuvres et tous les procédés particuliers que le monde entier peut réaliser extérieurement, sous des formes et dans des œuvres sensibles. Notre-Seigneur nous l'atteste, quand il dit : « *Que celui qui veut venir à moi se renonce lui-même et me suive.* » C'est ainsi que l'homme doit renoncer à soi-même

(1) Suso, *Exemplaire*, ch. XXIV, éd. Thiriot, t. II, pp. 182-183.

et ne jamais retenir ce qui est pour lui un obstacle au vrai progrès.

Mais quand les hommes rebelles à l'abandon tombent dans de fortes épreuves, et qu'ils sont rabotés avec un dur et rude balai, il leur paraît que tout est perdu, et ils tombent en grande et forte tentation, dans le doute et dans une crainte effrayante. « Non, Seigneur, disent-ils, tout est perdu. Je suis privé de toute lumière et de toute grâce. » Si tu étais un homme bien ordonné et bien abandonné jamais il n'en irait si bien pour toi, et tu ne serais jamais mieux qu'au temps où le Seigneur voudrait te chercher; cela te suffirait, tu éprouverais la vraie paix. Qu'il te veuille dans l'aveuglement, l'obscurité ou la froideur, qu'il te veuille fervent ou qu'il te veuille pauvre selon ce qui lui plaît, en toute manière, dans l'avoir ou la privation, quel que soit le moyen qu'il prenne pour te chercher, tu te laisserais trouver. Ah! mes enfants, celui qui suivrait ce chemin et se livrerait intérieurement et extérieurement, comment pensez-vous que Dieu en agirait avec lui? Ah! il l'élèverait si délicieusement au-dessus de toute chose (1).

4° La soumission à Dieu, en un sens, va jusqu'au péché même. Notre faiblesse et notre misère inhérentes à notre nature naissent avec nous, et nous poursuivent tout le long de notre vie. Nous sommes pétris de néant et nous tendons vers le néant. Que de fois, ne sommes-nous pas arrêtés dans notre ascension vers Dieu par les tentations qui troublent notre conscience, et par les chutes qui nous bouleversent! Là encore, il y a une ascèse de l'esprit à exercer qui consiste surtout à ne pas se laisser décourager, à accepter ces tentations avec esprit d'humilité, tout en y résistant avec force, à pleurer ses péchés sans s'attarder à un regret annihilant :

Que dois-tu donc souffrir? Tu dois souffrir tout ce que t'apportent les jugements et les décrets providentiels de Dieu, au lieu et dans les circonstances où cela tombe sur

(1) Tauler, sermon XXVIII, t. II, pp. 169-170.

toi, d'où que cela vienne, directement de Dieu ou des hommes. La mort te prend-elle tes amis? ou bien perds-tu ton bien, ton honneur, la consolation intérieure ou extérieure, celle qui vient de Dieu ou des créatures? Voilà les fardeaux que tu dois porter allègrement, et puis aussi tes propres défauts qui t'affligent et que tu ne parviens pourtant pas à vaincre. Place-toi sous le fardeau, pour souffrir selon la volonté de Dieu, et remets tout à Dieu (1).

Veux-tu devenir et être une petite brebis? Établis-toi dans une vraie paix, toujours égale, en tout ce qui peut arriver, de quelque façon que ce soit. Quand tu as fait ce qui te regarde, sois en paix, et sans crainte en toutes choses, de quelque façon qu'elles arrivent. Confie tout à Dieu, et abandonne-toi complètement à lui, même dans tes fautes, non pas d'une manière sensible, mais selon la raison, c'est-à-dire en te détournant d'eux, en en ayant de l'aversion. Dans ce sens, on ne s'abandonnera jamais trop (2).

Le véritable repentir ne consiste pas à s'analyser indéfiniment, à se remémorer sans cesse l'amertume de ses fautes. Dans cette rancœur du péché, se cache une recherche de soi-même. Le meilleur repentir c'est de se détourner des occasions du péché, et pour le passé de s'abandonner amoureusement à la sainte miséricorde de Dieu.

Le troisième portique est un repentir sincère et profond de ses péchés. Qu'est-ce que cela? C'est se détourner en vérité et sans réserve de tout ce qui n'est pas purement Dieu ou dont Dieu n'est pas le véritable motif, et puis se tourner d'une façon complète et véritable vers Dieu, avec tout ce que l'on est. C'est là seulement le noyau et la moelle du repentir. Il faut de plus, avec une ferme confiance, s'abîmer dans le bien sans mélange, décidé pleinement et de bon cœur à faire la très aimable volonté de Dieu, autant qu'on le peut. Mes enfants, voilà le repentir véritable, et celui qui a ce repentir obtiendra sans aucun doute le pardon de tous ses péchés, et plus son repentir

(1) Tauler, *ibid.*, sermon VI, t. I, p. 213.
(2) Tauler, *ibid.*, sermon XXVI, t. II, p. 159.

est grand, plus pur, plus vrai, et plus entier sera le pardon qu'il obtiendra (1).

Dans cette formule d'Eckhart : « Le péché n'existe pas; il n'y a pas en lui d'existence, et, comme tel Dieu ne le connaît pas », il peut y avoir une certaine exagération; on peut le mal comprendre. Cette formule renferme cependant une vérité profonde : c'est qu'en entretenant en soi la rancœur du passé, on se replie sur soi-même, on se fait le centre du monde, on meurt sur des ruines, et psychologiquement il n'y a qu'un pas pour oublier la vie, dont le Saint-Esprit et la charité vraie sont la plénitude (2).

b) *Renoncement au néant des créatures*

Pour faire le vide en nous afin de permettre à Dieu d'accomplir dans nos âmes ses merveilleuses opérations, il ne faut pas seulement renoncer à soi-même, à toutes les forces qui nous entraînent vers le néant, il faut se détacher du monde qui nous entoure. Ce détachement n'est point du désintéressement, et personne n'accusera nos mystiques dominicains d'avoir écarté leurs disciples des œuvres de charité, de l'amour vrai du prochain.

La charité universelle embrasse tout dans son amour. Si elle pouvait faire sentir ses effets à tous les hommes, elle le ferait bien volontiers, à l'exemple de notre Père saint Dominique qui voulait se vendre lui-même pour que, avec l'argent, on vint au secours de ceux qui étaient dans le besoin. On doit tout faire par amour et tout y enfermer, si on peut (3).

Il est inutile d'insister sur ce point.
Ce que nos maîtres nous demandent, c'est de ne pas se

(1) Tauler, *ibid.*, sermon VIII, t. I, p. 229.
(2) Eckhart, p. 331.
(3) Tauler, sermon LXVII.

servir du prochain sous prétexte de le servir, de ne pas en jouir.

On ne jouit que de Dieu, fin dernière de tout le créé. Les âmes droites n'auront pas de difficultés à comprendre leurs enseignements sur ce point. Que de fois, sous prétexte de servir les autres, on se recherche soi-même, on y cherche sa propre satisfaction, sa petite gloire personnelle. Ce n'est plus servir, ce n'est plus aimer, c'est se rechercher soi-même, et s'aimer soi-même, c'est de cette recherche de soi, dans l'amour du prochain, qu'il faut se dépouiller; c'est de la créature recherchée pour elle-même qu'il faut se détacher, pour arriver au véritable abandon, nécessaire pour une union intime avec Dieu. Ce n'est pas un raffinement d'ascèse, ne le croyons pas, c'est un détachement qui peut parfois paraître dur, mais qui est nécessaire. C'est la vraie pénitence, qui s'impose aux âmes qui veulent se donner complètement à Dieu.

Qu'est-ce que la vie de pénitence en son essence et en vérité? Rien autre chose que ceci : Se détourner pleinement et vraiment de tout ce qui n'est pas Dieu et se tourner pleinement et vraiment vers le pur et vrai bien qui est et s'appelle Dieu. Plus un homme a ce bien et plus son mouvement de conversion est profond, plus il fait pénitence (1).

Passe toi-même en revue toute ta conduite, tes amours, tes intentions, tes paroles, tes vêtements, tes joyaux, tes amis, tes parents, tes biens, ton honneur, tes commodités, tes joies, ta tenue et tes mœurs. Ce qui, dans tous les détails de ta vie, empêche le Seigneur de vivre en toi et d'y opérer et ce dont il n'est pas vraiment le principe, tu dois, mon enfant, l'enlever vraiment et complètement, si tu veux devenir un homme intérieur et noble (2).

(1) Tauler, *ibid.*, sermon XII, t. I, p. 276.
(2) Tauler, *ibid.*, sermon XXXVIII, t. II, p. 178.

La joie de l'abandon

Tous les historiens reconnaissent à la spiritualité dominicaine un caractère spécial de joie et de paix. Cette paix et cette joie découlent tout naturellement de l'abandon total et continu par lequel nos maîtres veulent nous conduire à Dieu. On a remarqué aussi, d'autre part, que l'ascèse du XVI[e] siècle, bien loin d'épanouir l'âme, la repliait sur elle-même dans une sombre concentration. Comment pourrait-on se réjouir, en effet, en se scrutant sans cesse, en se regardant agir, en calculant ses actes de charité et de faiblesse? L'homme est pétri de misère; et on n'éprouve que misère et découragement à le considérer. Mais au lieu de nous ramener vers l'homme, la spiritualité dominicaine nous élève directement vers Dieu, et nous demande de nous abandonner à Lui. Arrivé à cet abandon, à cette confiance en Dieu, pratique, absolue, continuelle, rien ne peut plus troubler notre joie et notre paix. Habituées à Le contempler, nos âmes sont de plus en plus captivées par sa souveraine beauté, habituées à nous confier en Lui, à nous abandonner entre ses mains, rien ne pourra plus troubler le calme de nos âmes. Dieu est notre Père. Que sa douce volonté s'accomplisse en nous! C'est ce *fiat* de confiance, ce *fiat* de résignation, ce *fiat* de joie et de reconnaissance que l'âme chrétienne doit chanter sans cesse.

Si tu es possédé par Dieu, toutes les créatures ne sauraient faire dériver et chavirer ta petite barque, ton vouloir foncier. A un tel homme, Dieu, le meilleur de tous les biens, donne un joyau si magnifique, c'est-à-dire une joie si intense, que l'homme en reçoit au fond de l'âme une paix si vraie et une telle sécurité que ceux-là seuls peuvent la comprendre qui en jouissent. Il peut, il est vrai, arriver assez souvent que les vagues déferlent du dehors en tempête contre la petite barque, comme si elles voulaient engloutir son passager; mais le trouble ne peut l'envahir

au point de l'empêcher de demeurer intérieurement dans sa bonne paix. La petite barque peut bien être secouée et ballottée du dehors, mais il ne lui arrivera jamais plus de chavirer; sa divine paix intérieure et sa vraie joie lui restent toujours (1).

L'apôtre voudrait qu'on gardât en toute chose un parfait abandon, car c'est le parfait abandon qui nous dispose à recevoir toutes les naissances, toutes les faveurs et toutes les vertus que Dieu a jamais données ou donnera, ou toutes sortes de grâces et de biens. Saint Paul voudrait qu'on fût sans tristesse, car la tristesse est un gros obstacle; elle étouffe la vie, assombrit la lumière, éteint la flamme de l'amour; et c'est pourquoi saint Paul dit : « *Gaudete*, réjouissez-vous en Notre-Seigneur en toutes circonstances, encore une fois, je vous le dis : Réjouissez-vous (2). »

Réjouissons-nous en tout, de cette joie de l'abandon total à la divine Providence.

***

En définitive, ce que nos maîtres dominicains en spiritualité nous demandent, c'est de ne pas nous concentrer sur le néant, nous reposer sur le rien, sur des apparences d'être et de soutien, de ne pas passer notre temps dans des méditations sans objet; mais de regarder Dieu, de construire sur Lui notre vie; de tendre vers Lui toutes les puissances qui d'elles-mêmes nous entraîneraient vers le rien, et de nous abandonner totalement à Lui, dans les joies et les épreuves, abandon qui est une des plus grandes formes de prière, parce qu'il comporte vis-à-vis de Dieu le sentiment d'une confiance absolue.

On est étonné de prime abord de ne pas trouver dans les ouvrages de piété dominicains un exposé détaillé de toutes les pénitences, de tous les moyens secondaires dont certaines âmes ont besoin pour aller à Dieu. Non,

(1) Tauler, *ibid.*, sermon XLI, t. II, p. 220.
(2) Tauler, sermon LXVII.

d'une façon générale, — il y a quelques exceptions, — on ne trouvera pas dans nos auteurs cet exposé, qui attire souvent parce qu'il plaît à l'imagination et aux sens. Mais cela ne veut pas dire que la religion dominicaine n'enseigne point l'ascèse. Bien au contraire, elle exige la forme supérieure de l'ascèse, qui est le renoncement à tout ce qui peut nous éloigner de Dieu, et l'abandon total entre les mains de Dieu : La mystique dominicaine se résout dans cette prière de Jésus-Christ : « *In manus tuas commendo spiritum meum* » : Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains; à chaque instant de ma vie, dans tous les événements qui m'arrivent. Mon Dieu, vous notre Père, je sais que par des voies que nous ne comprenons pas toujours, vous nous conduisez vers vous. J'adore votre sainte volonté.

La grande dévotion que nos maîtres nous demandent est la dévotion de l'abandon, conditionnée par le renoncement à nous et aux créatures, appuyées sur une fervente et constante méditation des grandeurs de Dieu.

Par ce caractère si nettement spéculatif, qui nous dégage de l'accidentel pour nous attacher au souverain essentiel, qui force nos regards à se concentrer continuellement vers Dieu, principe, centre et fin de notre vie, la mystique dominicaine revêt une forme tout à fait spéciale. Elle se distingue de la mystique pour ainsi dire sensualiste, si répandue au Moyen-Age par les prédicateurs de la pénitence, « qui excitaient pour aller à Dieu toutes les forces de la sensibilité et de l'imagination », qui propageaient les formes de dévotion les plus diverses, les plus inattendues. Cette mystique de sensibilité prenait son point d'appui concret dans les mystères du Moyen-Age; elle continuait d'autre part la mystique allégorisante, répandue surtout par les ouvrages de saint Grégoire, et propagée dans une certaine mesure par Hugues de Saint-Victor.

Nous n'avons pas ici l'intention d'entrer dans de plus

amples détails; d'un mot, disons que la mystique dominicaine a toujours mis en garde contre cette imagerie intérieure de la piété. L'enseignement de nos maîtres est unanime : ne point mépriser ces formes sensibles, utiles à certaines âmes; *s'en servir* avec discrétion dans notre ascension vers Dieu; toujours *la dépasser* si nous voulons arriver à l'union intime avec Dieu. Par ailleurs, la mystique dominicaine se distingue nettement de la mystique de la Renaissance. Au XVI[e] siècle, un nouvel état d'esprit apparaît dans la théologie : on insiste sur la psychologie humaine : on se perd dans l'analyse de l'âme; c'est l'homme qui est au premier plan. Dans l'art même, une anatomie raffinée du corps humain va faire disparaître petit à petit la spiritualité de la forme que nous admirons dans l'art médiéval. En spiritualité, on insistera sur l'effort humain, les vertus d'attaque. C'est une nouvelle orientation qui se décide, qui va concentrer l'attention des âmes sur elles-mêmes.

Pour les disciples de saint Dominique, pour les âmes qui veulent bien se mettre sous leur direction, la forme de piété, tracée par nos Pères, apparaîtra toujours comme efficace. Établie sur des lignes solides d'une saine philosophie et théologie, elle les mettra à l'abri des exagérations, elle développera en eux le goût de la connaissance de Dieu et la confiance en notre Père. C'est entre ses mains que raisonnablement et tendrement nous remettons la conduite de notre vie.

GABRIEL THÉRY, O. P.

Guillaume de Saint-Thierry

La Lettre d'or (1)

Qui adhaeret Domino, unus spiritus est...
Celui qui adhère au Seigneur est un seul esprit avec Lui.
(*I Cor.*, VI, 17.)

Écrite au soir de la vie de Guillaume de Saint-Thierry (2), *fruit de sa longue expérience d'Abbé bénédictin et de moine cistercien à Signy, la* Lettre aux Frères du Mont-Dieu *ou* Lettre d'Or *apparaît bien comme la synthèse lumineuse de toute sa doctrine ascétique et mystique, cette doctrine si profonde et si sage, si personnelle et si discrète, qui a fait comparer Guillaume à saint Bernard et lui a même valu, de la part de certains auteurs modernes, des préférences non déguisées* (3).

(1) Sur Guillaume, sa vie, ses œuvres, voir : *Histoire littéraire de la France*, Paris, 1759, t. XII, pp. 312-333 (notice reproduite dans *P. L.*, t. 180, col. 187-202). L'ouvrage de M. A. Adam, *Guillaume de Saint-Thierry, sa vie et ses œuvres*, Bourg-en-Bresse, 1923, est malheureusement introuvable en librairie.

(2) Vers 1145, peut-être 1146; Guillaume étant mort en 1147 ou 1148.

(3) Sur cette doctrine, voir : Malevez, S. J., *La doctrine de l'Image... chez G. de S.*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1932, pp. 178 seq.; M.-M. Davy, *Les trois étapes de la vie spirituelle*, idem, 1933, pp. 569-588; idem, *Meditativae Orationes*, Paris, Vrin, 1934; surtout E. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard*, Paris, Vrin, 1934; Appendice n° 5 : *Esquisse de la théologie mystique de G.*, p. 216.

Par quel prodigieux hasard, ou quelle injustice du sort, ce magistral monument de spiritualité, où tant de générations monastiques et autres sont venues chercher des directives sûres, a-t-il été dès le début enlevé à son auteur, et a-t-il dû passer à travers les âges sous des noms d'emprunt?... De bonne heure, en effet, la Lettre aux Frères du Mont-Dieu *fut attribuée à saint Bernard, puis à Guigues le Chartreux, et c'est encore sous ce titre qu'elle figure dans la* Patrologie de Migne (1). *Il a fallu les travaux de Tissier et de Mabillon, au XVII^e siècle, et, tout près de nous, les savantes et minutieuses recherches de Dom Wilmart, pour rappeler aux générations oublieuses le nom de Guillaume de Saint-Thierry, et lui restituer ce travail qui en a fait le « directeur spirituel » d'innombrables légions de moines...* (2)

Qu'importe, d'ailleurs!... La modestie de Guillaume ne se fût point émue de pareil ravissement... Nous avons même tout lieu de croire qu'il se fût grandement réjoui de voir le nom de son ami Bernard en tête de son propre chef-d'œuvre, lui qui ne souhaitait rien moins, dans la Préface dédicatoire de cet ouvrage, que de voir effacer son nom de tel ou tel de ses écrits.

***

Les pages qui forment le dernier chapitre de la Lettre aux Frères du Mont-Dieu, *et dont nous donnons ci-après une traduction nouvelle* (3), *comptent parmi les plus*

(1) *P. L.*, t. 184, col. 307-354.

(2) Cf. Dom Wilmart, *Auteurs spirituels et textes dévots*, Paris, Bloud, 1932, p. 248; idem, *La Préface de la Lettre...*, dans *Revue Bénédictine*, 1924, pp. 229-247; idem, *La série et la date des ouvrages...*, dans *Revue Mabillon*, 1924, pp. 157-167.

(3) Jusqu'ici la meilleure édition latine de la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu* reste celle de Mabillon : *S. Bernardi opera*, t. V, vol. II, col. 199-232, Parisiis, 1690. — C'est ce texte que nous suivons pour la traduction du présent chapitre (le 3^e du livre II, dans *P. L.*, t. 184, col. 347-354) et pour l'édition française annotée de la Lettre, à laquelle nous travaillons et qui paraîtra prochainement.

hardies qui aient été écrites sur l'union de l'âme avec Dieu et les béatifiants effets de l'amour mystique. Elles n'ont rien de téméraire cependant (encore moins d'hétérodoxe), et c'est « avec le flambeau de la foi que Guillaume parcourt tous les degrés qui conduisent à la hauteur de son sujet. Il y parle au cœur et à la raison tout ensemble; il y élève celle-ci sans lui faire perdre terre; il y échauffe celui-là sans lui inspirer un enthousiasme outré (1) *». Il en est peu, certainement, où tant de raison s'unisse à tant de sagesse, tant de grandeur à tant de simplicité, tant d'enthousiasme à tant de calme. Guillaume s'y montre vraiment, selon le mot de l'auteur de* l'Histoire littéraire de France, *le mystique raisonnable qui demande à l'intelligence tout ce qu'elle lui peut donner, mais ne souffre aucun raisonnement qui n'aboutisse à quelque prière ou ne trouve dans quelque élan d'amour son plein épanouissement. Si l'on sent passer sous sa plume, quand il essaie de nous faire part de son expérience de Dieu, je ne sais quelle émotion communicative, on n'est pas moins saisi par le calme souverain — digne d'un fils de saint Benoît — qui transpire de ces pages d'aussi haute élévation. Les dernières pages de la* Lettre d'Or *sont de celles qui illuminent et qui enflamment, et qu'on n'achève qu'à genoux...*

*
* *

Faut-il le dire?... La doctrine de ce chapitre, si lumineuse et si sage, a été taxée d' « *étrange* », *voire de* « *dangereuse* (2) ». *On s'est scandalisé de l'audace de l'une ou l'autre formule... On s'est effrayé de l'apparente* (3) *imprécision de certains textes, et l'on en a*

(1) D'après *Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 333 (ou *P. L.*, t. 180, col. 201).

(2) M. Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, t. II, pp. 194-195-196.

(3) Nous insistons sur ce mot, car une étude approfondie du texte révèle au contraire, chez l'auteur, un réel souci d'être « précis » — de rester toujours dans les limites de la stricte vérité — et d'at-

donné des interprétations assez déconcertantes... Ce n'est pas le moment de nous y arrêter... Nous nous contenterons pour l'instant d'attirer l'attention sur ce fait que la Lettre aux Frères du Mont-Dieu *n'est pas autre chose que ce que dit son titre : une lettre, c'est-à-dire, avant tout, l'épanchement d'une âme désireuse de faire part de son expérience de Dieu et des choses de Dieu à d'autres âmes déjà remplies du Saint-Esprit* (1). *De là ce ton familier; de là cette liberté d'allure, qu'on ne retrouve pas, par exemple, dans le* Miroir de la foi *ou l'*Énigme de la foi (2), *véritables petits « traités » où la pensée de Guillaume se livre à nous plus complète et plus précise également. Tout autre eût été, croyons-nous, le verdict des censeurs de Guillaume, s'ils s'étaient donné la peine de consulter ces opuscules, et s'ils avaient lu les dernières pages de la* Lettre d'Or *dans l'esprit qui les a dictées, au lieu de les « disséquer » pour en examiner les débris à la lumière de leur propre pensée.*

Rassurons-nous : si hardi que soit Guillaume dans les pages qu'on va lire, il reste vrai jusqu'à la fin, et l'heure n'a certes pas sonné pour ce champion de l'orthodoxie au Moyen Age, pour cet ardent défenseur de la vérité et ce conseiller théologique de saint Bernard, de se voir relégué au nombre des auteurs suspects et des mystiques dangereux...

Rassurons-nous : le glorieux passé de la Lettre, *son succès à travers les siècles* (3), *en est la meilleure des critiques ! « On reconnaît l'arbre à ses fruits »... D'in-*

ténuer, de-ci de-là, par quelque mot très significatif, ce que son langage pourrait avoir de trop osé... Peut-on exiger davantage d'un mystique de l'envergure de Guillaume ?

(1) « Guillaume — remarque M. Gilson — n'écrit pas pour les enfants du catéchisme, et il ne se croit pas obligé de rappeler à chaque instant les principes les plus élémentaires de la foi chrétienne » (*op. cit.*, p. 231).

(2) *P. L.*, t. 180, col. 365-440.

(3) Sur ce succès, voir Dom Wilmart, *Auteurs spirituels et textes dévots*, pp. 248-260, et tous articles cités plus haut.

nombrables générations de moines et de spirituels de tous rangs se pressent derrière nous pour témoigner en sa faveur, et nous donner l'assurance qu'elle restera vraiment, pour les générations à venir, la Lettre d'Or.

Lophem-lez-Bruges, 1936.

fr. JOANNES-MARIA DÉCHANET, O. S. B.

Pour faciliter aux lecteurs l'intelligence du texte qui va suivre, nous croyons bon d'esquisser ici à grands traits, et d'après le texte même de la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, la doctrine de Guillaume sur les deux premiers états de la vie spirituelle : l'état *animal* et l'état *raisonnable*.

L'état animal

C'est celui « des commençants, de ceux qui n'ont encore ni la raison ni l'amour (surnaturel) au principe de leurs actes : obéissant, en effet, à quelque autorité, suivant quelque doctrine ou exemple, ils ne laissent pas que d'approuver le bien où ils le trouvent ; mais un peu comme des aveugles qu'on tient par la main, ils ne savent que suivre ou imiter, et s'ils essaient de s'élever à la méditation des choses célestes et divines, ils ne savent guère les concevoir que d'une façon corporelle » (Lettre, ch. v).

Bien que sortie des mains de Dieu, dont elle porte l'empreinte, bien que marquée du sceau divin de la grâce qui la remplit, et déjà temple saint de la Trinité, l'âme qui débute dans la vie spirituelle est, en effet, incapable, obscurcie qu'elle est par les passions, de saisir le Don de Dieu, « de se reconnaître elle-même comme image divine, et de connaître par là même Celui dont elle est l'image (1) ». Instinctivement alors, « elle se remet aux mains d'autrui, pour être façonnée dans la loi des commandements divins... Elle comprend que rien n'est plus expédient pour elle que de se sou-

(1) Gilson, *op. cit.*, p. 221.

mettre à la volonté et au jugement de quelque artisan spirituel, qui se chargera de la former en toute patience, de la modeler au tour de l'obéissance, et de l'éprouver par le feu » (ch. VI). « Elle apprend à faire de son corps, selon le conseil de l'Apôtre, une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, une hostie raisonnable (1); à mortifier raisonnablement son corps et ses membres encore penchés vers la terre; à tenir un juste équilibre de raison et de discernement entre la chair et l'esprit » (ch. VII). S'exerçant à la vertu, elle avance doucement vers la maturité de l'homme parfait (ch. VIII à XI), et, « par la pratique assidue de l'oraison, par ses efforts à chercher Dieu, elle mérite de Le voir enfin s'approcher d'elle » (ch. XIV). « Elle prépare les voies à l'Esprit-Saint, Charité substantielle, qui va bientôt pénétrer son propre amour et se l'assimiler » (*idem*).

Patient labeur de dégagement, purification progressive, effort d'ascension vers Dieu, l'*état animal* (nous dirions aujourd'hui : l'état « ascétique ») n'est pas une fin en soi; dans la pensée de notre auteur, ce n'est qu'une préparation, mais qui doit aboutir, normalement et nécessairement, à l'éveil des sens spirituels, ou illumination intérieure, et à la transformation en amour de toute la volonté de l'homme.

L'état raisonnable

« Dans l'âme, où nous trouvons côte à côte animalité et raison, la Bonté créatrice a déposé *l'intelligence*, comme témoignage pour l'âme de sa dignité naturelle perdue et de sa ressemblance avec Dieu, en même temps qu'auxiliaire précieux pour recouvrer cette dignité et maintenir cette ressemblance. C'est par cette intelligence, en effet, que « ce qui « est connu de Dieu devient manifeste à l'homme » (2), et que le Créateur peut être apprécié de ses créatures » (ch. VI). C'est cette même intelligence qui révèle à l'âme sa propre grandeur, et, « lui donnant d'admirer Celui-là seul qui est au-dessus d'elle, lui fait souhaiter de s'unir à Lui » (ch. XV). « Car l'âme est l'image de Dieu, et parce qu'elle est l'image de Dieu, *elle comprend* qu'elle peut et qu'elle doit s'unir à

(1) Rom., XII, 1.
(2) Rom., I, 19.

Celui dont elle porte l'empreinte; — elle se plaît à vivre là d'où lui est venu, elle le sait, tout ce qu'elle est et ce qu'elle a; là où elle espère trouver, dans la pleine vision de Dieu, une entière ressemblance avec Lui, pour autant — ajoute prudemment Guillaume — que « pareille espérance est permise à l'homme » (ch. xv).

C'est donc, en ce deuxième état, l'éveil des sens spirituels, — l'intelligence du don de Dieu, — la conscience claire et nette du bien souverain, et, conséquemment, l'élan raisonnable « d'une volonté qui s'élève vers son principe, comme le feu vers son lieu propre » (ch. xv).

Ce n'est pas encore l'union, cependant, car l'union suppose l'assimilation, et l'assimilation de l'âme avec Dieu demeure impossible, ici-bas, dans le domaine de la *raison* (*intelligence*); elle ne pourra se produire que dans le domaine de *la volonté*; car une seule chose est capable de combler, en ce monde, la distance qui sépare la créature de son Créateur, *et c'est l'amour*. Nous allons le voir à l'œuvre...

L'état spirituel (1)

Lors donc que la pensée de l'homme s'applique à ce qui est de Dieu ou à ce qui conduit à Dieu, et que la volonté s'élève au point de se transformer en amour, aussitôt, par cette voie de l'amour, s'introduit dans l'âme l'Esprit-Saint, l'Esprit de vie; et il vivifie toutes choses, venant en aide dans l'oraison, dans la méditation aussi bien que dans l'étude, à l'infirmité de l'entendement. Du même coup, la *mémoire* devient *sagesse* lorsqu'on savoure avec suavité les biens de Dieu, et que toute réflexion à leur sujet se présente à l'intelligence pour être transformée en amour. Celui qui tout à l'heure ne faisait que « *penser* », voit sa connaissance devenir *amoureuse contemplation*, et, les efforts de son entendement faisant place à je ne sais quelle expérience de la suavité divine, il commence à jouir vraiment de la joie du compréhenseur.

Et c'est alors qu'il pense bien de Dieu selon la manière

(1) *Patrologie Latine*, t. 184, col. 347 à 354, édition Mabillon, ch. xvi.

humaine, — pour autant qu'on puisse dire qu'il y a « *pensée* » là où l'esprit n'exerce et ne subit plus aucune contrainte (1), mais où le cœur tressaille seulement d'allégresse au seul souvenir de l'abondance de la suavité de Dieu, et où il a vraiment le sens de son Dieu dans la bonté (2), celui qui le cherchait dans la simplicité de son cœur. Mais cette nouvelle manière de concevoir Dieu n'est plus au pouvoir de l'homme : c'est un don gratuit de Dieu, une opération de l'Esprit, qui souffle où Il veut, quand Il veut, comme Il veut et pour qui Il veut. Toutefois l'homme est maître d'y préparer son cœur continuel-

(1) Pour Guillaume, l'idée de « pensée » est intimement liée à une idée de « contrainte » (cf., au ch. xv : « a cogendo cogitatio nomen accipisse videtur »). C'est la volonté qui rassemble les éléments épars dont elle forme la pensée. Avant d'ouvrir la porte à l'Esprit-Saint, avant de se livrer à l'amour, dans l'état « raisonnable », l'âme devait vraiment faire violence à sa mémoire pour penser à Dieu. Avec le présent état, plus de pensée proprement dite, donc plus d'effort, mais seulement exultation, jubilation, sensation de Dieu dans la Bonté.

(2) A l'encontre des exégètes qui ne voient dans le « in Bonitate » du premier verset de la Sagesse, qu'un Hébraïsme (in bonitate = in bonum, bene), Guillaume, partout où il cite ce texte, — et il a pour lui une véritable prédilection, — laisse au mot « Bonitas » toute sa valeur. Pour lui, « sentire de Deo in Bonitate » signifie littéralement « sentir de Dieu dans la Bonté » — avoir le sens de Dieu, prendre contact avec Dieu, toucher Dieu dans la Bonté, c'est-à-dire, *par* la Bonté. Et quelle bonté? Mais la Bonté même de Dieu qui repose dans le « sacrarium » de la Mémoire, où le Créateur l'a déposée comme un reflet de sa substance, le jour où il a fait l'homme à son image et à sa ressemblance (cf. *De natura et dignitate Amoris*, Guillaume, ch. II, P. L., t. 184, col. 382 c). Car la Mémoire est pour Guillaume (comme pour saint Augustin d'ailleurs), ce « lieu secret de l'esprit, où réside le souvenir latent de la Bonté et de la Puissance de Dieu »; c'est *l'empreinte vivante* du Dieu vivant au plus intime de l'âme humaine. Ternie par le péché, elle n'a pu être effacée; obnubilée par les penchants mauvais, elle demeure; elle est là comme aux aguets, toute prête à se révéler à l'âme et à lui faire toucher du doigt son Créateur, du jour où l'homme aura purifié son cœur, et fait « table rase » de tout ce qui l'encombre. Cette doctrine de la « Mémoire = Image vivante de Dieu » est capitale dans la mystique de Guillaume.

lement, en détournant sa volonté des affections étrangères, en mettant fin aux subtiles recherches de sa raison et de son entendement, en soustrayant sa mémoire aux occupations oisives, affairées, voire nécessaires; afin qu'au jour choisi par le Seigneur, et à l'heure de son bon plaisir, dès que le souffle de l'Esprit se sera fait entendre à ses oreilles, il voie ces différents facteurs de sa pensée accourir librement vers lui, s'unir pour coopérer au bien et former entre eux comme un « symbole » pour la plus grande joie de son esprit : la volonté présentant, dans la joie du Seigneur, une affection pure et sans tache; la mémoire une matière fidèle; l'intelligence la suavité de l'expérience.

*
* *

Nous l'avons vu (1) : une volonté négligée n'enfante que des pensées vaines et indignes de Dieu; corrompue, elle engendre l'iniquité qui sépare du Seigneur; droite, elle répond aux nécessités de la vie présente; pieuse enfin, elle prédispose aux fruits de l'Esprit et à la jouissance de Dieu. Et nous les connaissons, ces fruits de l'Esprit, que l'Apôtre nous énumère : « *La charité, la paix, la joie, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence et la chasteté* (2). »

Quel que soit donc le genre des pensées qui se présentent à l'esprit, c'est l'intention de la volonté qui leur donne leur valeur propre; et il faut voir en cela un effet de la miséricorde et de la justice de Dieu, qui donne ainsi au juste de se justifier encore, et qui permet que l'impur se souille toujours davantage (3). Aussi l'homme

(1) Au chapitre précédent (P. L., t. 184, col. 345 a). Guillaume résume ici ce qu'il a dit au ch. xv de la *Lettre*, ainsi d'ailleurs qu'au ch. II de son opuscule *De Natura et Dignitate Amoris*, P. L., t. 184, col. 382-383.

(2) Galat., v, 22-23.

(3) Apocal., xxii, 11.

qui veut aimer Dieu, ou qui en fait déjà l'objet de son amour, doit-il continuellement veiller sur cette volonté et examiner dans sa conscience ce qu'il veut réellement et le motif de son vouloir, n'oubliant pas que la chair ne cesse d'exercer ses convoitises contre tout ce qui fait l'objet de l'amour ou de la haine de l'esprit. Mais tout ce qui se présente à l'esprit, tout ce qui passe par la tête, toutes ces velléités qui font qu'on veut et qu'on ne veut pas, ne doivent en aucune façon être réputées « volontés », mais bien plutôt être reléguées parmi les pensées oiseuses. Car, bien que tout cela aille parfois jusqu'à provoquer une certaine délectation de l'âme, celle-ci, une fois en pleine possession d'elle-même, ne tarde pas, en effet, à s'en débarrasser.

Pour en revenir au vouloir foncier, que l'âme examine en tout premier lieu quel en est l'objet; qu'elle se demande ensuite jusqu'à quel point et de quelle manière elle veut ainsi ce qu'elle veut. Si l'objet réel de ce vouloir n'est autre que Dieu, qu'elle considère alors dans quelle mesure et de quelle manière elle Le veut : est-ce jusqu'au mépris d'elle-même? de tout ce qui est et de tout ce qui pourrait exister? — Est-elle guidée dans cette recherche non seulement par le jugement de la raison, mais encore par l'affection du cœur, de sorte que sa volonté soit plus que volonté et devienne *amour*, *dilection*, *charité*, *unité d'esprit*? Telles sont, en effet, les formes de l'affection que l'on doit à Dieu : quand la volonté se porte vers Lui, véhémente, c'est l'amour; lorsqu'elle s'attache et s'unit à Lui, c'est la dilection; lorsqu'elle arrive à en jouir, c'est alors la charité; quant à l'unité d'esprit avec Dieu, c'est, pour l'homme qui tient son cœur élevé, la perfection d'une volonté qui tend vers son Dieu; qui déjà ne se borne plus à vouloir ce que Dieu veut, mais qui est telle dans son affection et dans la perfection de son amour, qu'il lui est vraiment impossible de vouloir autre chose

que Dieu (1). Or, vouloir ce que Dieu veut, c'est déjà ressembler à Dieu, ne pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est déjà être *ce qu'il est*, puisque en Lui le vouloir et l'être sont une seule chose. Aussi est-il dit avec vérité que « *nous verrons Dieu tel qu'Il est, lorsque nous lui serons semblables* », c'est-à-dire lorsque nous serons *ce qu'il est*. Ceux qui ont reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu ne l'ont certes pas reçu pour « *être Dieu* », mais bien pour

(1) Tout ce qu'affirme Guillaume, dans cette page fameuse de la *Lettre*, c'est que l'intensité de l'amour peut aller jusqu'à créer en l'âme aimante une impuissance totale à vouloir autrement que Dieu, et cela aux moments, *et aux moments seulement*, où cet amour atteint dans l'âme toute la perfection dont il est capable ici-bas. Si absolue qu'elle puisse être, selon Guillaume, cette impuissance n'a rien à voir avec *l'impeccabilité*, quoi qu'on en ait dit parfois...

En effet, des quatre formes de l'amour signalées par Guillaume, il faut bien se garder de conclure à *une gradation rigoureuse*, et de considérer l'amour, la dilection, la charité, comme autant de « paliers » que l'âme gravirait successivement, au fur et à mesure des progrès de son affection, pour atteindre enfin ce palier suprême de « l'unité de l'esprit », où elle se stabiliserait, où elle se reposerait dans l'union fruitive de Dieu, à jamais à l'abri des attaques des passions, immunisée en quelque sorte contre les assauts du mal.

Pareille interprétation est certainement aux antipodes de la pensée de Guillaume. Le long de cette petite « échelle de l'amour » qu'il nous présente en effet (de même nature, selon nous, que l'échelle de l'humilité de saint Benoît au ch. VII de sa *Règle*), on monte et l'on descend sans cesse, suivant *le bon plaisir divin* : la volonté n'a qu'un devoir : *se porter vers Dieu tout entière*, et avec persévérance, en aspirant sagement aux « charismata meliora ». *Mais Dieu se réserve* (en tenant compte évidemment des mérites de sa servante), Dieu se réserve de « se laisser atteindre » (Dilection), de « se communiquer » (Charité), de laisser voir enfin, « par intervalles et comme en passant », quelque chose de la perfection de son Être, quelque lumière de sa Face; et c'est durant *ces rapides échappées*, durant ces théophanies fugitives, que l'âme, transportée un instant au-dessus d'elle-même, connaît l' « unitas spiritus », se sent vraiment captive du Bien souverain, et se trouve dès lors véritablement impuissante à vouloir autrement que son Dieu.

L'impossibilité radicale à vouloir autrement que Dieu, décrite ici par Guillaume, apparaît donc bien comme quelque chose de « *transitoire* » et d' « *intermittent* »; dès lors, il ne saurait être question de la confondre avec l'impeccabilité.

être « *ce que Dieu est* », c'est-à-dire : saints ici-bas, et pleinement heureux dans le ciel, à la manière même de Dieu. Et, en dehors de ce Dieu, sainteté et béatitude même, il n'est pas de sainteté à chercher pour eux ici-bas, ni de bonheur à espérer dans le ciel.

***

La ressemblance avec Dieu, telle est donc la perfection de l'homme. Et, parce que ne pas vouloir être parfait, c'est nécessairement faillir, il faut qu'en vue de cette perfection la volonté soit continuellement excitée, en même temps que retenue, de peur qu'elle ne se dissipe sur des choses étrangères; il faut que l'amour de son côté soit stimulé sans répit, et partant toujours surveillé, de peur qu'il ne se corrompe. N'avons-nous pas été créés, ne vivons-nous pas pour cela seul : devenir semblables à Celui qui nous a faits à son image?

Or, il est une *première ressemblance* avec Dieu; ressemblance que tout homme vivant ne dépouille qu'avec la vie et que le Créateur de tous a voulu laisser en chacun comme un témoignage de cette similitude supérieure et autrement digne qui était la part de l'homme avant la chute; ressemblance qui échappe à la volonté et qui n'existe pas moins chez cet homme à ce point borné qu'il ne peut la soupçonner que chez cet autre qui en a conscience. Nous voulons parler de cette ressemblance qui résulte du fait qu'à l'instar de Dieu l'âme est partout présente au corps qu'elle anime : de même, en effet, que Dieu est partout, et qu'Il est partout tout entier dans sa créature, de même l'âme vivante se trouve être dans son corps. Et de même que Dieu, perpétuellement semblable à Lui-même, ne laisse pas cependant que d'opérer sans fin et toujours à nouveau dans ses créatures; de même, l'âme de l'homme, bien que principe unique de vie pour le corps tout entier, ne cesse cependant d'opérer différemment, sans pour cela changer jamais, et dans les sens du

corps, et dans les pensées du cœur de l'homme. Telle est cette première ressemblance de l'homme avec Dieu, ressemblance qui ne saurait être d'aucun mérite devant Lui, puisqu'elle est le fruit de la nature, non du labeur ou de la volonté de l'homme.

Mais il est une *seconde ressemblance*, de beaucoup plus proche de Dieu, en tant qu'elle est dépendante de la volonté de l'homme : celle qui réside dans la vertu ; l'âme est alors semblable à Dieu, quand, par la grandeur de sa vertu, elle s'efforce d'imiter en quelque sorte la grandeur du bien souverain, et quand, par sa constance à persévérer dans le bien, elle reproduit quelque chose de l'immuable éternité de Dieu.

Par-delà vient encore une *autre ressemblance* de l'homme avec Dieu, celle dont nous avons déjà parlé, et qui est tellement intime qu'on doit l'appeler *unité d'esprit* bien plus que *similitude* : c'est lorsque l'homme devient une seule chose, un même esprit avec Dieu, non plus seulement par l'unité d'un même vouloir, mais par je ne sais quelle force d'union plus étroite, qui (comme nous l'avons dit plus haut) ne lui permet plus de vouloir autre chose.

On l'appelle *unité de l'esprit*, non point tant parce que c'est l'Esprit-Saint qui la crée ou y amène l'esprit de l'homme, que parce qu'elle est l'Esprit-Saint lui-même, le Dieu charité.

Elle se réalise, en effet, lorsque, — *par Celui qui est l'amour du Père et du Fils, leur unité, leur suavité, leur bien, leur baiser, leur embrassement, et tout ce qui peut leur être commun dans la suprême unité de la vérité et la vérité de leur unité*, — se produit entre l'homme et Dieu quelque chose de ce mouvement qui, au sein de la substantielle unité, emporte le Fils vers le Père et le Père vers le Fils ; lorsque la conscience bienheureuse de l'homme se trouve être en quelque sorte comme le point de rencontre du Père et du Fils, dans le baiser qui les étreint ; lorsque enfin, d'une manière ineffable et inexprimable, l'homme

de Dieu mérite, non point certes de devenir *Dieu*, mais bien de devenir par la grâce « *ce que Dieu est par sa nature* (1) ».

(*A suivre.*)

(1) Guillaume insiste fréquemment, dans ses Œuvres, sur ce fait que, par l'Union mystique, l'homme ne devient pas « *Dieu* », mais seulement « *ce que Dieu est* », et cela *par la grâce*; « meretur homo Dei fieri, non Deus, sed quod Deus est ex natura, homo fit ex gratia »... Il ne saurait donc être question pour lui d'identifier l'homme avec Dieu et de pencher vers le Panthéisme...

Avouons-le, sa doctrine est audacieuse; mais quand il nous montre l'âme aimante, transportée au sein de la vie trinitaire, et occupant en quelque sorte (suo modo — quodammodo) la place même du Saint-Esprit, entre le Père et le Fils, il ne la confond pas pour cela avec l'Esprit d'Amour, et il est bien loin de prétendre absorber, de quelque manière que ce soit, l'un dans l'autre.

Sans doute, c'est bien le même et unique Esprit, qu'il nous montre en Dieu et en l'homme; c'est bien le même et unique Esprit qu'il nous présente dans l'unité du Père et du Fils au sein de la Trinité, et dans l'unité de l'âme avec Dieu de l'union mystique. « Sed aliter hoc est in divina Substantia, aliter in inferiora materia », prend-il la peine de préciser quelque part : « Autre est ce mystère en la Substance divine, autre en la matière inférieure... Dans la Substantielle Unité de la Trinité, cet Esprit *est, naturellement et consubstantiellement*, l'unité du Père et du Fils; tandis qu'en l'union mystique, il ne fait que *produire, par sa présence*, par sa grâce, cette même unité de l'âme avec Dieu » (*Speculum Fidei*, P. L., t. 180, col. 394 b). Là, il apparaît comme *terme* de l'ineffable mouvement qui emporte le Père vers le Fils et le Fils vers le Père; ici, il n'est plus que *principe* d'un mouvement semblable de Dieu vers l'âme et de l'âme vers Dieu.

Guillaume n'a jamais confondu la charité substantielle avec le don de cette même charité à l'homme, — le Donateur et le Don, — la Grâce incréée et la grâce créée. L'union qu'il décrit n'est pas la fusion de deux substances, la divine et l'humaine, ou l'absorption de celle-ci par celle-là; mais seulement une « union de ressemblance » qui maintient toute la distance; une « *unité de similitude* », non une « *unité de nature* ».

C'est plus qu'il n'en faut, croyons-nous, pour écarter de Guillaume tout soupçon de Panthéisme. On trouvera d'ailleurs des précisions sur sa pensée dans *Expositio in Cant.*, P. L., t. 180, col. 506 c. *De Contemplando Deo*, ch. VII, P. L., t. 184, col. 374-375; *Idem*, ch. VIII, col. 376 b c d; surtout dans *Speculum Fidei*, P. L., t. 180, col. 394 b, et *Meditativae Orationes*, P. L., t. 180, col. 224 b c d.

BILLET D'APOSTOLUS

L'office du silence

Nous regardons volontiers la culture du silence comme partie d'un mécanisme ésotérique, ou, si nous pensons qu'elle est une réelle discipline spirituelle, nous la croyons exclusivement réservée à la prière contemplative. Nous y voyons un conseil de perfectionnement pour les personnes de vastes loisirs, portées à la méditation, aspirant à ces hauts états de prière qui nous paraissent dangereusement apparentés aux expériences d'extase et autres phénomènes mystiques.

Ce qu'il nous faut apprendre, c'est que la pratique du silence est solide sagesse pour les gens ordinaires qui recherchent la prière d'intime communion : discipline préliminaire par excellence de tous ceux qui désirent entrer dans le grand domaine de la prière.

Le sens d'irréel qui hante de façon si persistante le novice de la prière est dû au fait qu'il est engagé dans un monologue et non dans une conversation. Car l'objet de la prière n'est pas uniquement de trouver une expression à nos plus profondes aspirations, mais de converser avec un Autre, d'entendre l'appel divin, de sentir la divine réponse aux mouvements secrets de l'âme. Et il est aussi impossible de réaliser notre communion avec Dieu sans la pratique du silence, que de conduire une conversation « à seul ».

En approchant de la prière par la spacieuse antichambre du silence, nous arrivons à réaliser que celui qui fait le premier geste, ce n'est pas nous, mais Dieu. La prière qui

monte à nos lèvres, implorant passionnément la sollicitude et la bonté du Père, n'est pas une demande initiale : c'est plutôt la réponse à une avance. Sa violence même est inspirée par l'Esprit qui s'attarde au-dessus des eaux informes de l'âme, et fait jaillir une demande articulée de tout un océan de besoins non formulés.

La prière a toujours en Dieu son principe. De même que l'enfant apprend des lèvres de sa mère les premières paroles de prière, de même l'âme apprend de Dieu l'esprit de la prière. Pas une seule aspiration à demi-formée, pas une seule impulsion vers le ciel qui n'ait été d'abord formulée en nous par l'Esprit qui intercède pour nous. Nous ne pourrions bien prier si le Seigneur de la prière ne nous l'enseignait, et les seules prières non exaucées sont celles qu'Il n'a pas inspirées.

Mais nous refusons si souvent de venir à la prière par l'antichambre du silence, nous ne voulons pas attendre et écouter les prières que le Seigneur veut prier en nous et par nous. Et le résultat est un long, fastidieux, décourageant monologue, qui devient intolérable quand nous nous rendons compte que nous sommes seuls. Nul, si ce n'est le grand imaginatif qui se délecte à tisser des fantaisies autour de lui-même, ne peut soutenir indéfiniment le monologue; après un temps le cœur se lasse d'espérances déçues, et nous abandonnons la prière, qui n'est plus qu'une forme aride de soliloque.

Cependant, si nous le savions, un silence attentif rendrait même ces prières personnelles toutes vivantes de la réalité de la divine réponse. L'esprit dont nous n'avons pas tenu compte en formulant nos prières, attend pour les diriger, clarifier notre vision, approfondir nos aperçus, puiser dans le trésor caché du Christ et le montrer à nos yeux extasiés. Quand la prière nous semble une hallucination, il suffit de faire le silence en notre âme, pour être assurés, sans aucun doute, de la réalité de notre contact avec l'Invisible. C'est de notre bonne volonté à entendre et à écouter parler Dieu que dépend, du premier au dernier instant, toute notre vie de prière. Ceci devrait nous être évident, quand nous nous souvenons que la prière est le pèlerinage de l'âme, du

« moi » vers Dieu; et le remède le plus efficace contre l'amour de soi et l'absorption en soi est l'habitude de l'humble attention à la voix divine.

C'est seulement par l'effort constant, patient, à faire en nous ce silence où la voix de Dieu peut être entendue, que nous trouverons le repos de nos âmes. C'est dans le silence que notre foi se vérifiera spirituellement.

Mais comment reconnaître la voix de Dieu, quand tant de voix trompeuses nous sollicitent dans le silence? L'âme qui attend dans le silence doit apprendre à démêler la voix de Dieu du piège des autres voix — les chuchotements de fantôme de l'inconscient, les trompeuses voix du monde, les voix paralysantes de l'amitié mal dirigée, les clameurs de l'ambition et de la vanité personnelles, le murmure de la volonté propre, la chanson de l'imagination déréglée, la note excitante du romantisme religieux. Apprendre à garder l'oreille juste dans un concert intérieur aussi subtil est vraiment une grande aventure.

Une heure passée à écouter ainsi peut nous donner un aperçu plus profond des mystères de la nature humaine, et un instinct plus sûr des valeurs divines, qu'une année d'étude acharnée ou de relations extérieures avec les hommes. C'est pourquoi les grands solitaires nous surprennent toujours par leur compréhension aiguë de la vie. Tout en vivant loin des hommes, ils ont une science de la nature humaine que le politicien ou le financier pourrait leur envier. Ils se meuvent à leur aise au milieu de ses complications, ils ont sondé à la fois sa petitesse et sa grandeur, et savent comment toucher ses ressorts d'action secrets. Et ils connaissent l'homme parce qu'ils connaissent Dieu et ont entendu sa voix. Connaître Dieu par-dessus tout est leur signe distinctif, et ce peut être le nôtre au prix d'une simple et laborieuse loyauté vis-à-vis de notre Créateur. La prière de qualité positive, créatrice, veut un arrière-plan de silence, et, jusqu'à ce que nous soyons préparés à pratiquer ce silence, il est inutile d'espérer connaître le pouvoir de la prière, et le vrai secret de l'action.

APOSTOLUS.

Une Congrégation de Bénédictines Missionnaires françaises

A propos des Dominicaines-Missionnaires de Notre-Dame de Fichermont, *La Vie Spirituelle* mentionne, dans une note (1), une Congrégation de Bénédictines-Missionnaires fondée en 1921 à Lophem-lès-Bruges, près de l'abbaye d'hommes de Saint-André, laquelle, comme chacun sait, accomplit depuis longtemps déjà, dans le Congo belge, une œuvre d'évangélisation de plus en plus profonde, et comparable à ce que l'histoire des missions bénédictines présente de plus splendide.

Il convient de mentionner une autre tentative plus récente, française celle-là, et que la Providence semble, si l'on en juge par les bénédictions déjà réalisées sur elle, réserver pour de fécondes destinées.

L'initiateur premier en fut Dom Besse. Il était un de ces hommes, rares sans doute, dont le cerveau, toujours en travail, bouillonne d'idées et d'initiatives. Pour n'en mentionner que quelques-unes, le mouvement de l'Oblature séculière bénédictine, devenu depuis si important, lui doit sa principale impulsion. Un certain nombre de publications périodiques intéressant l'Ordre de Saint-Benoît relèvent aussi de lui.

L'un des problèmes qui le hantèrent fut celui de l'adaptation de la vie bénédictine féminine à certaines des nécessités de l'apostolat actuel, tout en en maintenant la conception foncière : la séparation du monde, la vie conventuelle, la célébration solennelle de l'Office divin. Ne pourrait-on pas, par exemple, rendre plus souple la clôture, et l'assimiler davantage à celle qui régit les monastères d'hommes? Les

(1) 1er mai 1936, p. 197.

maisons féminines de l'Amérique du Nord répondent à cet idéal et permettent des œuvres qu'un isolement plus strict leur interdirait.

En France, une conception ainsi élargie de la vie monastique devait, comme naturellement, l'orienter vers les missions. Après les tâtonnements inévitables des premiers débuts, une modeste maison, qui existe toujours, fut fondée, avenue de Ségur, puis, lorsque l'extension de la Congrégation l'eut exigé, une autre, plus considérable, à Vanves. Les moyens à mettre en œuvre seront les mêmes partout : d'abord, l'Office divin, célébré intégralement, même en mission, selon la plus stricte tradition bénédictine. Les œuvres qui rayonneraient, pour ainsi dire, de ce centre, se grouperaient sous un double programme, religieux et social, bien net : instructions catéchistiques, surtout aux adultes, préparations aux sacrements, retraites fermées, prêchées ou non, journées de récollection mensuelle, avec conférences, soit données individuellement, soit réunissant des groupes d'Oblates, développement de l'artisanat (tissage, broderie, lingerie, etc.). En pays de mission, on s'attacherait surtout à développer l'oblature indigène, à former, spécialement parmi les Oblates, des catéchistes, des infirmières, capables au besoin de faire office de sages-femmes, et aussi à former, plus encore qu'autour du monastère de Vanves, des ouvrières artistes.

Un rescrit de Rome, publié en juin 1926, approuvait l'institution, après un essai suffisamment prolongé, et l'érection canonique du monastère Sainte-Bathilde de Vanves se faisait le 15 août de la même année.

Cependant le programme, un peu inattendu pour certains, de vie bénédictine et apostolique à la fois, et qui conservait — il était aisé de s'en rendre compte — si fidèlement les principes, gagnait des adhésions. La maison se développait rapidement, grâce à des vocations nombreuses ; des espérances se dessinaient du côté de Madagascar, où les RR. PP. Jésuites manifestaient depuis longtemps leur désir de voir les Bénédictines s'installer près d'eux et les aider dans leur œuvre.

En décembre 1933, dans une audience accordée à la R. Mère Prieure et à plusieurs de ses filles, le Souverain Pontife Pie XI bénissait affectueusement la future mission. Déjà un terrain était mis à la disposition des Bénédictines par les

Pères Jésuites du vicariat de Fianarantsoa; des lettres touchantes exprimaient en termes naïfs et pressants la hâte où était la population malgache, catholique ou non, de voir arriver les Mères. La cérémonie du premier départ eut lieu le 1er mai 1934, et quatre religieuses de chœur, accompagnées d'une Sœur du petit Office, arrivaient à Madagascar le 11 juin, après une heureuse traversée. Dès les premiers jours, l'Office divin, base de la vie monastique, fut assuré dans le petit monastère, auquel on avait donné le nom de Notre-Dame du Bon-Plaisir. On s'y est occupé le plus vite possible de favoriser les vocations parmi les indigènes; des retraites fermées seront données, soit pour les femmes malgaches, soit pour les Européennes; des catéchismes, instamment réclamés, compléteront heureusement l'instruction des élèves de l'école régionale (15 à 16 ans), auxquelles on fait déjà des cours de couture, de chant, etc. L'Oblature séculière indigène groupe des femmes malgaches qui, après avoir reçu une formation chrétienne approfondie au monastère, en même temps que des notions d'hygiène, de puériculture, de travaux ménagers, d'artisanat, retournent dans leurs villages de brousse faire œuvre de civilisation chrétienne et reviennent périodiquement au monastère rendre compte de leur activité, continuer leur propre éducation et faire des retraites.

Tels sont les premiers projets de rayonnement du Prieuré d'Ambositra, dont le nom charmant est de si bon augure.

Depuis le premier départ de 1934, deux autres se sont effectués, l'un en novembre 1935, l'autre en août 1936. Quatre moniales en tout sont parties rejoindre le premier groupe, grossi de recrues indigènes.

Mais pendant ce temps, le Prieuré Sainte-Bathilde ne cessait, lui aussi, de se développer et de prendre de plus en plus la physionomie de maison-mère. Un beau monastère était construit sous la direction du célèbre architecte bénédictin de l'abbaye de Solesmes, Dom Paul Bellot; et les religieuses pouvaient en prendre possession dès octobre 1935, les anciens bâtiments étant transformés en hôtellerie pour une quarantaine de retraitantes.

En six mois, du 25 octobre 1935 au 25 avril 1936, le Prieuré a reçu 342 retraitantes. Chaque mois a lieu une journée de récollection pour les Oblates séculières. Le programme de la journée comporte : une conférence sur le monachisme béné-

dictin et l'histoire de l'Oblature séculière, pour donner aux Oblates une compréhension plus profonde de l'esprit de l'oblature et de l'ascèse bénédictine, dont leur piété doit s'alimenter; une autre conférence sur les psaumes, suivie d'une explication liturgique et d'une leçon élémentaire de latin. D'autres groupements : artistes, cheftaines, institutrices, élèves du Service social, etc., viennent aussi faire des retraites au Prieuré, accompagnés généralement de leurs aumôniers. L'enseignement catéchistique au parloir, l'œuvre du travail au foyer pour les dames du monde, l'atelier d'art sacré, complètent le rayonnement de ce centre monastique particulièrement actif.

La suprême joie pour le Prieuré Sainte-Bathilde a été, le 25 mars dernier, la bénédiction solennelle, par S. Ém. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, de la magnifique église moderne du Prieuré, dédiée au Christ-Rédempteur. La première pierre en avait été posée le 21 avril 1934. La première messe était célébrée, comme il convenait, par l'architecte lui-même, Dom Bellot.

Telle est, racontée trop sommairement, l'histoire de cette tentative d'adaptation d'une formule vieille de quatorze siècles à des conditions nouvelles. On peut y objecter que la Règle de Saint-Benoît ne contient pas une parole qui puisse faire conclure à des intentions d'apostolat autre que celui qui s'exerce dans l'intérieur même du monastère; mais outre que, dès les origines, saint Benoît — sa vie, écrite par saint Grégoire le Grand, le témoigne — s'occupa activement, soit par lui-même, soit par ses disciples, d'évangéliser les populations fixées autour de Subiaco et du Mont-Cassin, saint Grégoire, dès qu'il eut été élevé au trône pontifical, une cinquantaine d'années environ après la mort du saint Patriarche, comprit qu'il avait sous la main, dans le personnel instruit et fervent des monastères, un instrument merveilleux d'apostolat, et sut l'utiliser, en particulier pour la conversion de l'Angleterre. L'histoire monastique, surtout celle des moines anglo-saxons, est pendant des siècles l'histoire d'un long et fécond apostolat.

Ce qui importe, — et ce que les Bénédictines-Missionnaires ont parfaitement compris, — c'est que l'esprit d'apostolat ne doit pas faire oublier les notions fondamentales de la vie monastique. L'apostolat qu'exerce un monastère ne ressem-

ble pas à celui qu'exercera un missionnaire isolé. Il est essentiellement « conventuel ». Et c'est pourquoi, le jour même du premier départ pour Ambositra, le prédicateur de la cérémonie recommandait aux partantes de sauvegarder, autant qu'elles le pourraient, la clôture monastique. « On viendra certainement à vous », affirmait-il.

Les faits lui ont donné raison. Il est encore difficile, vu la date récente de la fondation malgache, de dresser des statistiques. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que les nouvelles qui arrivent d'au-delà de l'Équateur sont marquées du plus joyeux optimisme, et que le travail déjà accompli justifie les plus belles espérances.

La devise des Bénédictines-Missionnaires de Vanves est empruntée au cantique que Moïse chanta, vers la fin de sa vie, en présence de toute l'assemblée d'Israël, et dans lequel il compare le Seigneur à l'aigle qui excite sa couvée et qui voltige au-dessus de ses petits : *Provocans ad volandum.*

C'est une devise, et une promesse.

Dom Paul Chauvin, O. S. B.

Les Dominicaines Missionnaires des campagnes

La tâche.

L'Ordre des Frères Prêcheurs est né de la nécessité de combattre l'hérésie des Albigeois. Les Dominicaines Missionnaires des Campagnes sont nées de la grande pitié des paroisses rurales (1).

Le long de nos routes de France, combien de villages gisent aux pieds des églises vides, à demi-morts! Il en est qui sont pires que des morts, car ils ont l'apparence de la vie, et pourtant ils sont tout entiers morts à Dieu : « *Nomen habes quod vivas et mortuus es* » (Apoc., III, 1).

Voici qu'au détour du chemin apparaît une silhouette insolite, cape noire et robe blanche, voile au vent, vision du cloître, hors du cloître, comme si quelque grand monastère avait ouvert ses portes sur la parole du Christ : « *Ite et vos in vineam meam.* »

La petite Sœur jette un rapide regard derrière elle, elle n'est pas envoyée pour conserver, mais pour conquérir. Toute sa pensée est tendue en avant. Elle songe plus à l'avenir qu'au passé, plus à ce qu'il faudra faire qu'à ce qui a été fait. Elle cherche tout autour d'elle de quoi l'aider, sur quoi s'appuyer. Elle apporte à cette recherche tout son esprit surnaturel, mais aussi toutes ses ressources humaines. Elle veut répondre à l'attente des âmes qui cherchent une voie nouvelle. Elle sait que tous les saints ont été des novateurs et de grands conquérants.

Elle marche à pas rapides, alerte et vaillante, la jeune Missionnaire. Comment répondre à tant d'appels?

(1) Pour tous renseignements complémentaires, écrire : Rde Mère Générale, Dominicaines Missionnaires des Campagnes, Ricey-Bas (Aube).

Voyant la tâche immense, elle fait son âme suppliante : « *Abba! Pater!* » Dans sa hâte, elle n'attendra pas qu'on vienne à elle, elle ira au-devant des âmes ; du reste, elle n'est pas seule, le petit couvent du village abrite aussi ses Sœurs, bientôt elles seront cinq ou six pour vivre ensemble la devise de l'Ordre : « *Laudare, benedicere, praedicare* ».

Tous les moyens d'entrer en contact avec le prochain, elle les recherchera ; puis tout ce qui pourra élever l'âme paysanne, la dématérialiser, la spiritualiser, l'ouvrir à Dieu, elle le fera. Sans doute, il faudra commencer très doucement, l'ordre des valeurs ne sera pas du tout au début celui des réalisations : on ira petit à petit, au pas des âmes qui sont là tout autour, car la fin, qui est première dans l'ordre d'intention, est aussi dernière dans l'ordre d'exécution.

Voici toutefois quelques directives auxquelles se référera son activité apostolique :

— Amener les fidèles à l'église, restaurer la beauté des offices paroissiaux, et pour cela, scholas grégoriennes d'enfants et de jeunes, mouvements en faveur de la participation active de tous les fidèles aux prières et chants liturgiques, soin de l'église en collaboration avec les paroissiens, préparation des offices, etc.

— Répandre dans les âmes la lumière et la vérité, la vérité de Dieu, comme l'enseigne l'Église, et de la manière la plus facilement assimilable ; c'est pourquoi les Sœurs étudient les méthodes actives d'enseignement catéchistique, ouvrent des jardins d'enfants, forment des cercles d'étude. N'ont-elles pas dû, l'an dernier, à la demande de certains curés, prêcher des retraites de Communion solennelle ?

— Refaire à la jeunesse une âme chrétienne, lui donner une pensée, une mentalité chrétienne, en s'aidant des mouvements spécialisés : J.A.C.F., J.O.C.F., Scouts, Guides, etc. Donner aux jeunes filles une formation chrétienne familiale et sociale, etc., et, pour les avoir plus proches, les réunir dans des ouvroirs, ateliers. Prêter des livres, journaux, revues, toutes lectures qui donneront à l'esprit une nourriture saine, pure, vraie, belle, fortifiante.

— Visiter, soulager, consoler les membres souffrants du Christ : il y en a toujours, parfois ils sont nombreux ; et là, quand on souffre, il n'est plus question de respect humain,

on veut être bien soigné; et c'est l'heure de la grâce, car la porte qui s'ouvre à la petite Sœur infirmière, par elle s'ouvre ensuite au prêtre et par le prêtre à Dieu.

— Parfois il faudra s'en aller loin du couvent où l'on réside tout près du prêtre, visiter les brebis sans Pasteur, les villages ou hameaux d'alentour dont l'église est vide, la lampe du Saint-Sacrement éteinte. Le passage de la Sœur sera tout ce que les âmes recevront de Dieu : elle viendra le dimanche, en commun on dira les prières de la Messe, on chantera le *Credo*, elle recommandera l'évangile du jour, lira les annonces, essaiera, par tous les moyens, de réveiller les âmes, de retrouver en elles la marque baptismale du Christ, si cachée, si souillée, si déformée qu'elle soit...

L'appel des évêques, des prêtres et des fidèles.

Les Dominicaines Missionnaire des campagnes ont actuellement neuf couvents : dans l'Aube, la Haute-Marne, l'Yonne et le Jura. En octobre dernier, pour la fête du Christ-Roi, deux nouvelles fondations eurent lieu.

Pour répondre à toutes les demandes reçues, les Sœurs devraient être des centaines : infirmières diplômées d'État, assistantes sociales, jocistes, jacistes, jardinières d'enfants, etc., ayant fait des études et passé des examens les rendant aptes aux formes si variées de leur apostolat très largement esquissé en ces quelques pages.

Voici un certain nombre des diocèses où des fondations ont été demandées depuis 1932 : Agen, Bourges, Nevers, Reims, Dijon, Saint-Claude, Laval, Rouen, Bayeux-Lisieux, Sens, Vannes, Evreux, Beauvais, Périgueux, Montpellier, La Rochelle, Bordeaux, Toulouse, Lyon, Versailles, Blois, Nantes, Amiens, Saint-Dié, Besançon, Nice, Coutances, Saint-Brieuc.

Qu'on veuille bien lire ce cri de détresse qui nous est parvenu le 3 septembre dernier.

Il m'arrive une terrible affaire, jugez-en. J'avais ici, pour les œuvres féminines et les malades, des religieuses depuis l'après-guerre. Elles me quittent fin septembre. Or la paroisse compte trois mille habitants, et j'ai soixante-dix ans, pas de vicaire, sinon le dimanche. J'ai écrit déjà à cinq ou six communautés, elles me

répondent négativement. Que vais-je devenir? Votre Congrégation répond entièrement à mes désirs. Aussi, je vous en supplie, envoyez-moi de vos religieuses. Ne me dites pas non. Il faut me dire oui tout de suite, et venir m'aider à sauver les âmes des malades et de mes filles. Demandez-moi ce que vous voudrez, humainement parlant, je le ferai. C'est les larmes aux yeux que je vous écris; s'il le fallait, moi, vieux prêtre, je me mettrais à genoux pour vous supplier. Si jamais je ne pouvais plus être aidé, j'en mourrais, je crois, bien vite. Vous me direz, prenez votre retraite; je le ferais volontiers, mais j'ai encore cinq petits séminaristes qui ont besoin de moi, je ne voudrais pas les laisser en ce moment. Ne m'abandonnez pas; ne me dites pas que vous ne pouvez pas.

Les origines, l'esprit.

Comment répondre à tant d'appels? Les Dominicaines Missionnaires des campagnes sont nées d'hier. Le 3 septembre 1932, Mgr Feltin, alors évêque de Troyes, érigeait leur association en Congrégation religieuse, approuvée par Rome. La Mère générale prononçait ce jour même ses vœux perpétuels, entourée de neuf religieuses, qui émirent leurs vœux simples. Depuis, les vocations sont venues, nombreuses, pleines d'ardeur, mais combien insuffisantes, pour l'œuvre immense. Car celles qui arrivent ne peuvent aller sur le champ de l'apostolat qu'après une longue préparation. Il faut les initier profondément à la vie religieuse dominicaine, qui sera toute leur force dans l'action.

Contemplation, étude, pénitence, observances sont les quatre bases de la religion dominicaine. Négliger un de ces éléments, insister sur l'un au détriment des autres, ce serait rompre avec l'esprit de saint Dominique, morceler sa grâce, perdre cet équilibre qui saisit toute l'âme et la transforme en la ressemblance du Christ. Aussi les Constitutions de la Congrégation ont-elles adopté, en son intégrité, tout l'héritage spirituel de l'Ordre des Prêcheurs. Elles touchent de si près celles des Pères et des Moniales que le maître général, pour les approuver, a daigné dire d'elles : « On y retrouve comme une réplique intelligente et bien exécutée de nos propres Constitutions; le même esprit religieux les anime avec une même compréhension des relations intimes qui doivent s'établir entre la contemplation et l'apostolat. »

Vie contemplative d'abord : Assistance quotidienne à la sainte Messe. Récitation chorale de l'Office canonial : « Officium actionibus nostris debet anteferri » (Chapitre Gén. 1481). Adopté depuis six ans dans la Congrégation (Fête du Sacré-Cœur, 1930), l'Office divin, dans les couvents de Mission comme à la maison-mère, est récité chaque jour au chœur et en commun. Oraison matin et soir. Récitation commune du chapelet. Lecture d'Écriture sainte.

C'est dans la maison de Dieu que résident les Sœurs, le Saint-Sacrement étant toujours conservé à la chapelle. S'il n'y en a pas, dès la fondation on transforme en Oratoire la plus grande pièce, car le couvent sera d'abord « domus orationis », la vie apostolique des Sœurs étant le débordement de leur vie d'union à Dieu ; et cela paraît avec un émouvant symbolisme dans tel couvent de village, qui s'élève pour une prochaine fondation, et dont les murs extérieurs ont revêtu la forme d'une église.

L'étude commence avec les années de formation. Elle est obligatoire toute la vie pour les matières de dogme et de spiritualité, et pour celles qui concernent l'apostolat des Sœurs très diversifié dans ses formes extérieures. Les Sœurs ont à leur disposition des bibliothèques conventuelles et régionales, elles reçoivent les revues et périodiques intéressant leur vie religieuse et apostolique. Elles sont envoyées à des congrès régionaux et nationaux, à des journées d'études, pour y étudier les méthodes modernes d'apostolat en vue de les adapter à leur milieu.

La pénitence est habituelle... abstinences et jeûnes fréquents, etc.

Les observances monastiques sont celles de l'Ordre : silence, vie commune, pauvreté, obéissance, chapitre hebdomadaire, lieux réguliers, etc.

Les Sœurs portent l'habit de l'Ordre au dedans comme au dehors, depuis le 3 septembre 1932.

La Congrégation doit à l'Ordre une insigne reconnaissance pour la présence continuelle, à la maison-mère, d'un Père dominicain qui, depuis des années, consacre toute son activité sacerdotale à l'établissement de cette jeune famille religieuse et à la formation des novices.

Mais ce qui fait la force de la famille naissante, c'est la charité qui l'anime.

Le cœur débordant de charité.

Qu'il est bon, qu'il est doux à nos Sœurs d'habiter ensemble :

— Ensemble dans chaque petit couvent, où les âmes d'un seul élan montent vers Dieu, puisent à la même source la charité qui, les dispersant à certaines heures du jour, selon les besoins des âmes, les réunit si souvent auprès du Seigneur.

— Ensemble dans chaque région formée des couvents les plus proches (correspondant normalement à l'étendue d'un diocèse), où une Sœur a comme charge spéciale d'aider dans leur ascension spirituelle et leur zèle apostolique les Sœurs confiées à son dévouement.

— Ensemble à travers toute distance par les réunions régionales fréquentes, les séjours à la maison-mère (couvent de la Très Sainte-Trinité, Ricey-Bas, Aube), les visites du Père et de la Mère Générale, le lien spirituel, intellectuel et apostolique qu'est « Notre Vie », la retraite annuelle.

— Ensemble plus encore et par-dessus tout par le même amour de Dieu qui inspire tout, vivifie tout, s'exprime en la recherche continuelle de perfection et d'édification mutuelle.

« Nous désirons, disent les Constitutions, que toutes nos Sœurs soient unies entre elles par les liens d'une ardente charité, car toutes sont membres du Corps mystique du Christ, appelées par Dieu à être saintes et irrépréhensibles en sa présence, prédestinées à être conformes à son Fils Bien-Aimé. Que toutes vivent donc dans l'unité d'âme et de cœur en Dieu, comme la Règle le demande, et que cette charité se manifeste dans toute la Congrégation et dans chaque Communauté par des services mutels, par le souci constant du bon exemple et du bien commun, et qu'elle soit au dehors le signe auquel tous reconnaîtront en elles des disciples du Christ. »

C'est dans la joie de la charité que les Dominicaines Missionnaires des campagnes mènent leur audacieuse entreprise. Joie bienfaisante à tous, condition et gage du succès, le meilleur signe de la bénédiction du Seigneur.

★ ★ ★

Chronique d'apostolat missionnaire

La sorcellerie dans les pays de missions

La récente Semaine de Missiologie de Louvain fut consacrée à la sorcellerie dans les pays de missions. Bien souvent les relations des missionnaires s'étendent sur les méfaits des sorciers vis-à-vis des populations indigènes et sur le redoutable obstacle que leur influence pose devant l'action évangélisatrice. Une étude de la sorcellerie n'a donc pas qu'un intérêt historique et ethnographique; elle peut aussi apporter une utile contribution à l'apostolat missionnaire.

Le R. P. Pierre Charles, S. J., secrétaire et animateur des Semaines de Missiologie, donna comme d'ordinaire le rapport d'introduction, s'attachant à définir ce qu'est la sorcellerie, à en donner une notion bien précise, dégagée de certaines erreurs ou inexactitudes assez courantes. Il faut, en effet, disait-il — et les missionnaires présents appuyèrent cette affirmation — distinguer nettement les sorciers, fléau des sociétés indigènes, qu'il faut combattre et extirper, des devins-guérisseurs que l'évangélisation de plus en plus étendue et profonde fera peu à peu disparaître, mais auxquels il ne faut toucher que prudemment : ces devins-guérisseurs ou féticheurs constituent en effet, le plus souvent, l'armature morale et sociale des sociétés primitives, mais les plus sérieuses études ethnologiques ont montré que le « fétichisme » n'était pas toujours ce polythéisme grossier et farouche que l'on s'est complu à décrire. Leur action et leur influence témoignent de la nécessité d'intermédiaires entre l'homme et la Divinité; elles prouvent aussi combien les sociétés indigènes sont religieuses dans leurs mœurs et leurs institutions, à l'encontre des sociétés civilisées et laïcisées.

Or le catholicisme, par son clergé, par ses congrégations religieuses, par ses sacrements, les sacramentaux, toute la

liturgie, peut répondre entièrement à ces besoins de l'âme indigène si on a su les saisir, les comprendre et utiliser intelligemment les ressources spirituelles de notre religion. Il ne faut donc pas seulement déraciner les arbres mauvais, mais y substituer immédiatement des bons. Autrement ce serait l'écroulement et la ruine des sociétés indigènes, déjà ébranlées par la civilisation occidentale.

Un autre point amplement traité fut la répression de la sorcellerie. Faut-il que les autorités administratives interviennent officiellement pour interdire toute pratique magique ou même simplement superstitieuse, ou bien ne faut-il pas plutôt préférer un travail plus lent, mais plus efficace, d'éducation, d'évolution des esprits? Les deux méthodes eurent leurs partisans, mais il semblait à beaucoup que la seconde était plus conforme à l'esprit de l'évangélisation.

Au cours de la Semaine, des historiens rappelèrent quelle fut l'extension inouïe de la superstition et de la sorcellerie dans l'antiquité égyptienne, babylonienne, gréco-romaine, au Moyen-Age et même, avec une acuité extraordinaire, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Notre époque de progrès et de science ne connaît-elle pas d'ailleurs une floraison de ces pratiques? C'est dire toute la gravité de ce problème qu'une répression brutale ne peut seule résoudre.

Ce bref aperçu peut laisser entrevoir l'intérêt du sujet traité à Louvain. Nous devons être reconnaissants au R. P. Charles et à ses collaborateurs de nous instruire et de permettre aux missionnaires de s'informer avec tout le sérieux nécessaire.

L'Appel du silence

Depuis six mois, ce film, que l'on peut dire en partie missionnaire, obtient le plus vif succès dans les salles publiques : il fut donné d'abord en exclusivité pendant quatre mois à Paris dans une salle des Champs-Élysées, puis de nombreuses séances sont données actuellement en province ou à Paris même : certaine semaine, le film était joué en même temps dans une dizaine de salles de quartier à Paris. Le succès obtenu nous semble témoigner surtout de l'attrait qu'exerce sur les foules la si noble figure de Charles de Fou-

cauld, autour duquel s'est créé comme une légende épique, parfois d'ailleurs assez tendancieuse.

M. Léon Poirier a consacré tout son dévouement et tout son talent à la réalisation de ce film : on sait qu'il passa d'abord près d'un an à parcourir la France, donnant presque chaque jour des conférences, afin de recueillir les souscriptions nécessaires. Puis il partit en Algérie et au Maroc tourner le film : on lira avec intérêt, dans les derniers numéros du *Bulletin de l'Association de Foucauld* (5, rue Monsieur, Paris-7e), le récit de cette campagne cinématographique pour laquelle M. Poirier obtint les concours des autorités religieuses et officielles.

L'Appel du silence a été entrepris dans un pieux sentiment d'exaltation d'un héros à la fois religieux et national. Les spectateurs sont vraiment empoignés par cette vie sublime, et certaines scènes dégagent des leçons émouvantes. Nous ne cacherons pas pourtant le désarroi d'un bon nombre de personnes devant le dénouement : il semble difficile de distinguer le rôle religieux du rôle patriotique de Charles de Foucauld; cette confusion — qui résulte d'ailleurs des faits authentiques eux-mêmes, car la nette distinction entre l'évangélisation et la colonisation n'a été proclamée que depuis les Encycliques missionnaires de Benoît XV et de Pie XI — produit parfois des effets désagréables.

D'autres critiques pourraient être faites, par exemple pour la disproportion des deux parties du film : Foucauld officier mondain et jouisseur et le Père Charles de Foucauld converti, apôtre, ermite; la première partie, avec ses scènes légères, nous paraît traitée trop avantageusement, mais l'auteur a visé sans doute un effet de contraste plus saisissant. Nous regrettons aussi que M. Poirier n'ait pas entendu davantage « l'appel du silence » : il a donné à son film un accompagnement musical ininterrompu, parfois fatigant, alors que certains « silences », judicieusement choisis et d'ailleurs naturels pour les scènes du désert, auraient contribué heureusement à souligner l'émotion de quelques passages.

Malgré ces réserves, nous avons pour notre part apprécié beaucoup cette nouvelle œuvre qui répandra partout, jusque dans les plus vastes publics, les leçons de cette vie missionnaire. Le scénario du film a été édité en un joli volume illustré de nombreuses photographies extraites du film, qui est un

souvenir durable et évocateur ! (*Charles de Foucauld et l'Appel du silence*, par Léon Poirier. In-12 cartonné de 236 p., 7 fr. 50. Librairie Mame, Collection « Pour tous ».)

L'Afrique dominicaine

Depuis 1932, l'Ordre dominicain s'est établi en Algérie : déjà plusieurs années auparavant, les Dominicains avaient, sur l'invitation de S. Exc. Mgr Leynaud, Archevêque d'Alger, inauguré des séries de prédications (Avents, Carêmes, retraites, conférences). Une fondation stable, entreprise par les PP. Lambert, Le Tilly, Gasnier, Bliguet, permettait de développer cet apostolat qui, nous en avons eu des échos, a fait déjà beaucoup de bien en Algérie. Outre les prédications, les Pères s'occupent surtout d'œuvres de jeunesse : scoutisme et jeunesse agricole chrétienne en particulier. Un très beau couvent définitif est en construction : la première pierre en fut bénie le 19 avril 1936, en présence de S. Exc. Mgr Birraux, Supérieur général des Pères Blancs.

A cette cérémonie, le maire d'Alger, M. Rozis, disait, en s'adressant au T. R. P. Padé, provincial de Paris : « Ainsi que Lavigerie, vous vous présentez aux populations algériennes comme le messager de paix et de charité. Vous venez ici prêcher la concorde et non la haine, l'union et non l'intolérance. Vous venez semer la bonne parole française et chrétienne remplie d'amour pour tous. Comment, dès lors, le gouvernement de la République et les autorités civiles pourraient-ils hésiter à vous seconder dans la réalisation de votre rêve et de votre idéal, qui représentent les forces spirituelles sur lesquelles doit s'appuyer une grande nation comme la nôtre, si elle veut maintenir dans le monde son prestige. Je suis, pour ma part, résolu à vous accorder toute l'aide dont je suis capable et à soutenir vos efforts de tout mon pouvoir. En agissant ainsi, je suis bien certain de servir dignement les intérêts matériels et moraux de la belle cité dont j'ai la charge et ceux de notre patrie bien-aimée. »

Pour aider à la diffusion de leur œuvre, les Pères Dominicains d'Alger publient, depuis le début de 1936, une revue bimestrielle : *l'Afrique dominicaine* (10, chemin Edith-Cavell,

Alger); revue de formation spirituelle, bulletin d'activité des religieux non seulement d'Alger, mais du Caire, où une maison d'études, filiale de l'École biblique de Jérusalem, a été ouverte en 1932, en même temps qu'un Foyer des étudiants qui organise chaque année des séries de conférences, un Cercle pour les jeunes gens et deux pour les jeunes filles. Le R. P. Bliguet, du couvent d'Alger, a donné dans l'hebdomadaire *L'Effort algérien*, sous le titre « France cadette », une suite d'articles qui étudient les problèmes algériens actuels.

Dès ses débuts, alors qu'une flamme missionnaire l'animait intensément, l'Ordre dominicain s'était préoccupé de la conversion de l'Islam : des projets d'apostolat spécialisé furent élaborés, qui prévoyaient la fondation de maisons d'études des questions musulmanes et des langues orientales. Dominicains et Franciscains, Humbert de Romans et Raymond Lulle par exemple, rivalisaient de zèle, magnifiques précurseurs du mouvement missionnaire actuel. La nouvelle fondation d'Alger est peut-être une étape dans la réalisation des projets esquissés il y a plusieurs siècles et qui gardent toujours une importance aussi grande et la même actualité.

Quelques événements missionnaires

Il nous est impossible dans cette brève chronique d'exposer en détail les événements missionnaires les plus récents; signalons-en du moins quelques-uns qui marquent le progrès toujours croissant de l'apostolat missionnaire : la nomination de plusieurs nouveaux Vicaires ou Préfets apostoliques chinois, parmi lesquels S. Exc. Mgr Yupin, un des plus distingués et influents prêtres chinois, nommé dans la capitale actuelle de la Chine, Nankin; les progrès de plusieurs missions de l'Inde anglaise qui ont pu convertir plusieurs milliers de ces parias ou intouchables qui veulent quitter en masse (ils sont 60 millions) l'hindouisme, insoucieux de leur sort et de leur misère; la Conférence des Vicaires et Préfets apostoliques du Congo belge à Léopoldville, au cours de laquelle eurent lieu une exposition de la presse catholique,

et surtout une exposition d'art religieux congolais (1). A Rome, les Missions occupent une place importante dans l'Exposition universelle de la presse catholique. A Rome également vient de se tenir un Congrès international de l'Union missionnaire du Clergé : Congrès très important parce qu'il avait pour but de développer et de coordonner les efforts entrepris partout pour organiser la participation de plus en plus étroite du clergé, et par lui des fidèles, aux œuvres missionnaires. Les nécessités urgentes des Missions, que la situation présente oblige à faire face à des besoins matériels et moraux toujours plus considérables, réclament une collaboration active des catholiques : c'est dans ce but qu'a été instituée la *Journée missionnaire* du mois d'octobre : cette *Journée* a déjà pris beaucoup d'extension; elle devrait être adoptée dans toutes les paroisses et institutions religieuses.

PAUL CATRICE.

(1) La revue trimestrielle *L'artisan liturgique* (publiée par l'Abbaye de Lophem-les-Bruges) qui avait déjà consacré son premier numéro de 1936 à l'art religieux indigène dans les pays de missions a publié en octobre un autre numéro sur l'art religieux congolais; deux fascicules très intéressants, abondamment illustrés.

Notre enquête [1]

Paroisse et mouvements spécialisés

Voici deux réponses, l'une de M. l'abbé Lepron, secrétaire général des Œuvres du diocèse du Mans, l'autre de M. l'abbé Guilhem, curé de Sainte-Marie des Fontenelles, à Nanterre, qui envisagent surtout la collaboration pratique entre paroisse et mouvements spécialisés. Elles posent en outre le problème de la spécialisation du clergé.

Paroisses urbaines

NOTES PRÉLIMINAIRES

Les termes du problème semblent exactement définis, et le problème exactement posé dans l'exposé de l'enquête (pp. 1 à 4) et au début du questionnaire (p. 5) « Deux organismes ». On adopte ici la terminologie proposée.

En résumé, on pourrait dire ceci :

Le mouvement spécialisé atteint les jeunes dans leur vie sociale (professionnelle surtout), qui est pour eux la plus prenante (souci de vivre);

la paroisse les atteint dans leur vie familiale, qui est la plus importante et la plus formatrice en principe (ou déformatrice).

En préliminaire, on pourrait ajouter ceci :

1) Le mouvement spécialisé accroche plus facilement le garçon au désir d'une vie chrétienne, mais la paroisse est

(1) Enquête menée de concert avec l'Union des Œuvres.

mieux armée pour le former (doctrine et sacrements) à cette vie.

2) Le mouvement spécialisé atteint difficilement le garçon dans sa famille qu'il ne connaît pas, alors que la paroisse peut la connaître très facilement. Et la collaboration familiale semble indispensable à une vraie formation.

3) Le mouvement spécialisé accroche le garçon comme il peut (conquêtes individuelles, propagande globale qui laisse échapper bien des individualités); la paroisse doit et peut savoir quels sont ses enfants qui fréquentent tel milieu social, telle profession, telle école, et quel est leur étiage religieux.

Réponses a quelques questions

a) *Réduction des mouvements spécialisés au cadre paroissial.*

Elle semble désirable, dès qu'elle est possible.

Elle semble possible, dans l'état actuel des choses, et à ne considérer que la technique du mouvement spécialisé (sans tenir compte de la rareté du personnel paroissial);

1° pour la J.O.C., qui groupe beaucoup plus le jeune travailleur comme tel, que le travailleur de telle entreprise, et qui, de plus, veut transformer le milieu ouvrier dans ses mœurs. C'est donc autant une affaire de quartier qu'une affaire d'entreprise; le quartier ouvrier est lui-même partie ou totalité d'une paroisse urbaine;

2° pour la J.C., qui cherche à christianiser le milieu employé ou petit bourgeois résidant sur un territoire paroissial.

Elle semble, par contre, impossible pour la J.E.C.

Dans la plupart des villes, en effet, il n'y a pas une école par quartier, mais une E.P.S., un lycée, un collège libre, ou deux tout au plus pour toute la ville. Chaque milieu scolaire (E.P.S., lycée, collège) pose des problèmes de conquête et de formation très particuliers. Sous peine d'ôter à la J.E.C., non seulement sa physionomie actuelle, mais sa fécondité, on ne peut, par suite de cette diversité des problèmes et des étiages religieux, songer à grouper, dans une J.E.C. paroissiale, tous les « étudiants » originaires de la paroisse, à quelque degré qu'ils appartiennent (E.P.S., secondaires, libres ou État). Ce serait détruire la J.E.C. et avoir un ancien groupe d'A.C.J.F.

Un exemple : chez les jécistes du lycée de X. appartenant à la classe de 4e, une question s'imposa absolument dès la rentrée dernière. Celle de la pureté en classe. Posée par des élèves sur faits précis, il était inutile de l'esquiver. Faits, remèdes furent étudiés.

On remarque tout de suite qu'il s'agit là d'un problème concret de vie chrétienne, qui *ne pouvait* être exposé que par la section intéressée de cette classe ; qui *devait* être posé étant donnés les faits ; qui *n'aurait* pu être examiné nettement s'il n'y avait eu à la section des éléments d'enseignement libre généralement mieux préservés ; qui *l'eût été prématurément* si la section n'avait pas été strictement spécialisée et eût comporté des lycéens plus jeunes.

C'est donc d'une façon autre qu'en créant une J.E.C. paroissiale qu'il faut envisager la participation des jécistes à la vie paroissiale dans son élément culturel au moins.

b) *Réduction et adaptation de la paroisse.*

Il semble, d'après la constatation ci-dessus, que, dans certains cas, la paroisse doive renoncer à être totalitaire. Un curé de grande paroisse de ville me disait : « Les besoins de mes garçons sont divers. Si l'un d'eux, par exemple, a besoin d'être pris par le scoutisme, qui n'existe que dans la paroisse voisine, je l'y envoie. Je suis pour le garçon, et non réciproquement. La seule chose que je lui demande, c'est de s'inscrire à une œuvre quelconque de la paroisse, piété, action, et d'y être fidèle. »

La question des « paroisses professionnelles », doublant ou remplaçant parfois les « paroisses locales », semble rester encore dans le domaine des possibilités, non des faits ; il est difficile de donner ici quelques expériences. Cependant, il serait intéressant de considérer, par exemple, ce qui se fait pour les forains, ou les bateliers.

Collaboration

a) *Concours de la paroisse aux mouvements spécialisés.*

Il s'agit ici du cas où le mouvement spécialisé n'a pu cadrer avec la paroisse (spécialement la J.E.C., soldats...)

Le concours de la paroisse reste nécessaire aux mouvements spécialisés :

1) Pour signaler aux responsables de ces mouvements les éléments paroissiaux qui seraient à atteindre.

Tel élève du lycée a été repéré grâce au curé, alors qu'aucun des militants jécistes n'aurait songé qu'il fût catholique pratiquant.

Tel élève de l'enseignement technique, signalé après son départ de l'école par le curé comme paroissien militant de son village, n'a rien fait dans son milieu scolaire pendant ses trois ans de cours faute de repérage.

2) Pour assurer à ses membres « l'équipement » intellectuel, religieux, que ne peut fournir le mouvement spécialisé qui n'a pas de cours de catéchisme de persévérance...

3) D'ailleurs, le milieu scolaire, dans le cas jéciste, est loin d'être tout le milieu réel de l'étudiant. Il faut donc l'orienter vers le milieu paroissial pour tout le reste. Ce qui exige que paroisse et mouvement spécialisé collaborent.

Expériences tentées dans ce sens? — Elles semblent surtout avoir un résultat négatif.

Les coups de sonde des mouvements spécialisés, pour qu'on leur signale les éléments à atteindre, sont, le plus souvent, sans résultats.

Signalons, cependant, un progrès pour les incorporations de jeunes soldats; un progrès, plus lent, pour les enfants qui, de leur village, vont dans une école complémentaire ou supérieure quelconque.

b) *Concours des mouvements spécialisés à la paroisse.*

Double forme :

Soit en atteignant des éléments « paroissiaux » que la paroisse n'atteint pas.

Combien de communions pascales ont été obtenues par la messe pascale du lycée de X., ou par cette messe pascale du lundi de Pâques au sanctuaire de Y., qui n'auraient pas été obtenues dans les paroisses? On se sent encadré, tout est facilité; peut-être aussi se sent-on moins vu de tel ou tel...

Soit en poussant, dans certains cas, leurs éléments vers les offices, catéchismes paroissiaux.

Aucun fait à signaler, malheureusement.

c) *Réunions entre dirigeants de divers mouvements agissant sur un même terrain paroissial.*

Elles semblent désirables, difficiles à caser... mais aucun fait à signaler.

d) *Collaboration entre paroisses urbaines.*

En fait, c'est le cas ici. La plupart des mouvements, même s'ils sont intitulés « sections paroissiales », groupent, au vu et au su des curés voisins, des éléments extraparoissiaux.

Il est certain qu'il vaut mieux une seule section, une seule troupe scoute vivante, que plusieurs sections ou troupes qui vivotent sans intérêt.

Il semble qu'en fait, dans ce cas, la paroisse possédante absorbe toute l'influence et joue tous les rôles, les paroisses voisines ignorant ou se plaignant (sauf le cas cité plus haut). Collaboration plutôt passive !

La grande difficulté vient du personnel insuffisant. Seuls les vicaires pourraient organiser entre eux la liaison. En laisser le soin aux jeunes laïcs ne suffit pas. Ils n'auraient d'ailleurs pas la patience nécessaire pour... attendre l'heure favorable pour aborder le vicaire, pour revenir au besoin (ils sont eux aussi occupés, souvent chargés de famille).

Or, chaque fois que l'on veut essayer de réunir les vicaires chargés d'une œuvre ou intéressés à cette œuvre, on se heurte à mille difficultés : enterrements, baptêmes, visites...

C'est toute la question d'un clergé paroissial spécialisé qu'il faudrait traiter.

Abbé Lepron,
Secrétaire général des Œuvres
du diocèse du Mans.

On a distingué, dans l'enquête, entre paroisses urbaines et paroisses rurales. Il faudrait distinguer encore entre paroisses urbaines. Certaines ont les éléments habituels de la population répartis dans les diverses œuvres : étudiants, professions libérales, ouvriers et commerçants, serviteurs, enfants des catéchismes.

Il en existe d'autres dans le diocèse dont *l'activité principale* est manifestée par les œuvres. Certaines même ont été, à l'origine, un faisceau d'œuvres dont le regroupement a donné naissance à une paroisse proprement dite : une chapelle de secours avec ses œuvres en pleine activité a postulé la paroisse. Très souvent encore, le clergé, pour accroître la vie de la paroisse, en a augmenté les œuvres : œuvres de conquête surtout. Nos remarques porteront sur ces centres religieux paroissiaux où la dominante est donnée par les œuvres.

Dans ces centres vivent, avec les paroissiens « arrivés », les militants chefs de groupes spécialisés : ce sont les représentants de sections chrétiennes dont tous les membres ne sont pas encore pratiquants. Ces membres sont en voie d'évolution : ils se trouvent faire partie de la paroisse, sans le savoir souvent, du fait de leur incorporation à la section. Pour employer la distinction usuelle de corps et d'âme de l'Église, ils sont de l'âme paroissiale. En eux se trouvent simplement esquissés les traits du Christ plus distincts chez leurs chefs de groupe.

Pour ces centres qui nous intéressent, les mouvements spécialisés sont donc une partie importante de la paroisse prise dans toute son extension. Ils en font pratiquement partie, sont soumis à la hiérarchie et sont des types de l'Action catholique : même leurs éléments non pratiquants sont réellement dénombrés (à un près par la cotisation) par le clergé de la paroisse.

Toute la question revient à avoir, pour continuer l'action directe du clergé, des militants très formés, très sûrs, membres éprouvés des œuvres et quelquefois aussi des confréries usuelles. Il suffit de savoir combien il y a de *vrais* militants pour connaître le coefficient d'adhérence entre les mouvements spécialisés et la paroisse. Saint Paul ne compte pas ses fidèles, mais le nombre de diacres, d'épiscopes, de vierges...

Pour fixer les idées, que l'on prenne dans la paroisse ce qui est le plus repérable, le mieux contrôlé : le catéchisme. Il ne s'arrête pas aux membres inscrits. Il comprend aussi

les petits camarades, indifférents ou même païens, que connaissent, eux, nos enfants. Ces éléments du dehors nous sont indispensables pour former au sacrifice et à l'apostolat les enfants de première année ou de la Communion solennelle. Une petite de la Première Communion disait : « J'en tiens trois qui ne vont pas à l'église, mais auxquelles je parle du catéchisme. » Cette fillette est bien une militante d'une jeunesse chrétienne spéciale : jeunesse scolaire chrétienne. Si nous le pouvions, nous ouvririons toutes grandes les portes de nos salles de catéchisme à ces enfants du dehors reliés à nous seulement par nos petits chrétiens ! N'est-ce pas là une pensée d'avenir, et un réel moyen de conquête pour la paroisse?...

La situation est assez difficile pour le clergé. Il faut dans ce cadre paroissial des spécialistes. Puisque nous sommes en pays de mission, nous devons d'abord apprendre la langue. Faut-il souhaiter pour autant que les aumôniers se consacrent uniquement aux mouvements spécialisés? Il faut certes des aumôniers généraux entièrement libérés, mais dans la paroisse il serait bien dangereux pour les prêtres eux-mêmes d'être absolument dégagés du ministère paroissial. Comment amèneront-ils à la paroisse des éléments, ces prêtres qui ne connaissent rien de la vie paroissiale? Il ne s'agit pas de démolir le cadre très beau, très impressionnant de la vie de la paroisse. Dire : « Je serais mieux avec mes militants qu'à chanter la grand'messe » est une erreur. Il faut mettre chaque chose à sa place.

Dans la paroisse elle-même, le moyen de placer à son rang chacun des groupements et les mouvements spécialisés avec leurs militants, c'est de constituer un *comité paroissial d'Action catholique*.

La première chose à faire est de ne pas user les membres : une réunion annuelle suffit. Le curé en est l'aumônier pour le temps de la réunion, et il y faut un président (venu du

dehors) qui sache présider. Cela se trouve. Le point le plus délicat est la participation des laïques à la réunion, car ce sont eux qui la font. Messieurs les vicaires même aumôniers des mouvements laisseront parler les militants ou militantes. Chacun, alerté à l'avance, sur un programme choisi, a préparé son rapport. La lecture en sera très courte. L'appel est fait par M. le Curé, qui invite chacun à dire ce qu'il fait et ses difficultés. Ainsi plusieurs fois déjà les trente-quatre sections différentes de ma paroisse se sont senties unies.

Ceux qui participent à ces réunions sont, par définition, de vrais chrétiens; l'atmosphère est tout de suite créée : enfants de Marie et militantes J.O.C.F. s'y sentent proches et ont une vraie joie de s'y rencontrer. La lecture des faits, pas monotone, dure au plus 1 h. 30 et est écoutée dans un silence religieux. Au lieu de bouder la paroisse, les éléments spécialisés s'y sentent chez eux, et un Jéciste est singulièrement fier d'avoir à dire en face des autres militants ce qu'il fait dans sa section ou son quartier.

Il y a dans ce comité une âme commune et l'on y voit le bien fait dans la paroisse, et par la paroisse constituée en corps. On y constate l'utilité d'une vie paroissiale : les mouvements spécialisés seraient bien peu de chose sans la paroisse, ce sont ses antennes.

Ainsi le bras ne demande plus à un autre membre son utilité ni comment il se rattache à lui : c'est le corps mystique réalisé et vécu.

Abbé Guilhem,
Curé de Sainte-Marie des Fontenelles
à Nanterre (Seine).

LECTURES

APPEL AU BON SENS (1).

« A un moment où des crises de toutes sortes secouent toutes les nations; où *les préoccupations, les soucis matériels étouffent dans les âmes les besoins spirituels, ou les relèguent au second plan* (2), qui donc aura l'autorité nécessaire et suffisante pour rappeler à ces hommes de tous les pays, qu'au-dessus des frontières politiques des États, non plus, je le répète, sur le plan national, mais *sur le plan humain, spirituel, divin* (2), tous les hommes sont frères en humanité et en divinité, tous créés par Dieu, tous rachetés par le sang de Jésus-Christ, tous appelés à la même destinée éternelle, et qu'à tous ces titres, ils sont tenus de s'aimer les uns les autres comme Jésus-Christ les a aimés; de pratiquer entre eux, individuellement ou collectivement, la justice, sous l'impulsion vigoureuse de la charité?

« Oui, qui aura l'autorité suffisante pour rappeler aux individus et aux peuples ces vérités libératrices, et qui leur fournira les moyens spirituels pratiques, universels, de mettre leur conduite en harmonie avec leurs convictions, sinon l'Église?...

« Tout cela se trouve abondamment et clairement expliqué dans les encycliques des Papes, celles de Pie XI en particulier, sur l'éducation, la famille, le devoir social, national, international. Mais encore faudrait-il les lire attentivement » (p. 312-313).

Et c'est aussi une lecture attentive que réclame le dernier ouvrage du Rme Père Gillet. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'elles pourront exercer leur influence bienfaisante sur la pensée et l'action de nos contemporains, « amis » ou « ennemis de l'Église ».

(1) *Appel au bon sens*, par M. S. Gillet, Maître Général des Frères Prêcheurs. In-8°, 320 pages. Paris, Spes, 1937.

(2) C'est moi qui souligne.

Sapientis est ordinare, le rôle du sage est de mettre de l'ordre et de remédier aux désordres.

Et si l'auteur évoque « la sagesse d'hier », ce n'est pas qu'il ignore les folies d'hier et leurs répercussions actuelles, mais il veut montrer par les faits la possibilité, la nature et la fécondité de la sagesse.

Il nous montre Lacordaire en face des libertés politiques, Ozanam en face des questions sociales, Pie X en face du modernisme, les missionnaires et les martyrs faisant œuvre de sagesse et d'amour au milieu du désordre de la barbarie et de la civilisation païenne.

Puis le regard se porte sur « les folies d'aujourd'hui » : individualisme social ou économique, crise de vérité et crise du bon sens lui-même, impasse de l'idéalisme et faillite du scientisme, péril communiste et danger de guerre civile ou internationale. En faisant appel au simple bon sens, le Rme Maître Général des Frères Prêcheurs montre que ce « sens de la mesure, de l'équilibre, dans l'ordre de la pensée comme dans celui des sentiments, dans l'exercice de la liberté aussi bien que dans la soumission à l'autorité légitime », semble bien « la caractéristique même du catholicisme ».

Cet exposé me semble un vivant commentaire de la parole de Jésus-Christ à ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre. » De sorte que, tout naturellement, l'auteur se trouve avoir composé un excellent ouvrage d'apologétique, où les adversaires même de l'Église pourront voir à quel point ils ont besoin d'elle pour échapper aux catastrophes qu'ils ont préparées par leur idéologie sans âme.

FR. C. LAVERGNE, O. P.

SPIRITUALITÉ DE LA ROUTE (1).

Notion de la Route — comment elle perfectionne l'homme — comment elle unit à Dieu, tel est le thème de ce livre qui s'affirme avec un succès rapide et croissant (la première édition a été enlevée en quelques mois). Rien du traité ou de la

(1) Par Joseph Folliet, collection « La Vie Intérieure pour notre temps », Bloud et Gay, Paris, 10 fr.

thèse, rien de systématique. Les lecteurs même auxquels il s'adresse principalement appartiennent à des groupements différents. On nous y montre comment des jeunes, quel que soit leur milieu, quelle que soit la méthode de leur choix, peuvent fusionner, se compléter, se fortifier au contact d'un idéal identique de vie chrétienne appliquée. L'auteur, à dessein, passe sous silence le côté « technique » qui, dans les mouvements spécialisés, soulève des problèmes délicats et parfois de grosses difficultés : tel n'est pas son objet, il préfère souligner cette vérité, trop peu mise en relief à l'ordinaire, que le cadre de vie où l'activité se déploie, l'atmosphère spirituelle que l'on respire, sans agir *ex opere operato*, assument insensiblement, mais à un degré élevé, une part fort importante dans la formation et l'élévation de l'homme.

En vérité, voici un excellent livre de saine et forte spiritualité. L'auteur ne part pas des principes immuables pour descendre de déduction en déduction aux règles de conduite; il part du choc des événements, de la création elle-même. Il enrichit du même coup et colore de vie personnelle et d'expériences originales les traditionnelles notions de l'ascèse et de la mystique chrétiennes. Des loisirs qu'occupe la Route nous arrivons sans effort à l'unique nécessaire : des méthodes d'éducation nous passons à l'exercice de la liberté des enfants de Dieu; des réalités terrestres nous nous élevons à celles du monde invisible; routiers, nous cheminons avec le Christ pour aboutir à Dieu.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

CONSEILS AUX AMES D'ORAISON (1).

Ces conseils sont de la plus sûre spiritualité, aussi pratiques qu'élevés. On sent que chaque phrase a été longuement méditée par l'auteur qui en a l'expérience personnelle. Ils conviennent à toutes les âmes intérieures. Ces *Conseils* forment comme un manuel réduit et très pratique pour toute âme désireuse de vie spirituelle profonde.

FR. R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) Par Robert DE LANGEAC, extrait de *Virgo Fidelis*. Lethielleux, 1 vol. in-12, 100 pp., 7 fr.

UN DISCIPLE DU CURÉ D'ARS (1).

La littérature contemporaine se ressent du siècle agité qui l'inspire. Pour se mettre au diapason des esprits, elle se plaît à publier des « vies tumultueuses », des « vies ardentes », des « vies pécheresses ». La vie paisible et pacifiante d'un humble curé de campagne reposera de cette agitation. Elle s'écoule, cinquante-trois années durant, dans le presbytère d'un village de la Loire-Inférieure, partagée entre les soucis du catéchisme à faire, des malades à visiter, d'une école de garçons à fonder, d'une église à construire; mais ces gestes habituels du ministère paroissial sont animés d'un tel esprit surnaturel que chacun d'eux dégage un parfum bienfaisant de sainteté. « Un émule du Curé d'Ars », a-t-on dit très exactement. Il n'atteint peut-être pas à la taille de son maître, mais nous le préférons ainsi. Il nous semble plus à notre portée. Pourtant, c'est bien le même caractère fortement enraciné dans la foi et la piété, humble, rigoureusement pénitent, uniquement soucieux des directives de l'Église et du règne de Dieu dans les âmes. On songe, en lisant cette vie qui tout entière se consume dans les étroites limites d'une paroisse française, que ce sont ces tâches silencieuses et obstinées qui perpétuent en notre pays nos héritages spirituels.

L'on connaît les qualités d'écrivain du Chanoine Ériau. Son style clair aux mots précis, sa manière directe et sérieuse d'aborder les sujets, son naturel qui donne tant d'allure à l'exposé, convenaient plus particulièrement à cette biographie. Souhaitons avec le Cardinal Verdier que l'ouvrage soit « lu et relu par de nombreux prêtres de France ». Les fidèles aussi y puiseront grande édification.

P. MICHEL GASNIER, O. P.

(1) Chanoine J.-B. Ériau, *Le chanoine Doussin, curé de Teillé. Un disciple du Curé d'Ars.* Lettre-préface de Son Éminence le Cardinal Verdier. Paris, De Gigord, 1937, 230 pp.

Bibliographie missionnaire

Les Bénédictins au Katanga, par Dom Pierre Legrand et Dom Benoît Thoreau, O.S.B. Abbaye de Saint-André, Lophem-lez-Bruges (Belgique). In-8 de 280 pages avec 123 photographies et 4 cartes, 15 francs français.

Cette histoire de vingt-cinq années d'évangélisation en plein cœur de l'Afrique montrera à l'évidence les immenses progrès qui ont été réalisés pour la christianisation de l'Afrique centrale. Ce livre est un mémorial de la fondation de la Mission bénédictine du Katanga, devenue depuis quelques années Vicariat apostolique; il est très instructif, exposant quel est exactement le travail missionnaire, au point de vue religieux comme au point de vue social, dans le Centre africain, en particulier dans ces grands centres miniers et industriels qui se développent rapidement en Afrique, posant de redoutables problèmes pour l'évolution sociale et religieuse des populations indigènes agitées parfois par des mouvements d'indépendance, souvent minées par le bolchevisme.

Les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres, par Georges Goyau. Paris, Éditions Spes, 1936. In-8 de 115 pp., 7 francs.

L'éminent historien des Missions, qui s'est particulièrement intéressé aux pages si réconfortantes de l'apostolat missionnaire féminin, publie ici la monographie d'une Congrégation d'origine lyonnaise, qui travaille, à côté des Pères des Missions africaines de Lyon, en Afrique occidentale, en Égypte, chez les Noirs d'Amérique, au Maroc. C'est une esquisse historique et un exposé d'organisation et d'activité comme M. Goyau sait y exceller. Ce livre fera connaître une Congrégation bien méritante par ses travaux apostoliques en pays noir et en pays d'Islam.

Le Clergé colonial de 1815 à 1850, par Joseph Janin, Assistant général de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit. A la Maison-mère, 30, rue Lhomond, Paris-5e. In-8 de 421 pp., 20 francs.

Les Pères du Saint-Esprit, par leur « Séminaire colonial », ont beaucoup travaillé à la formation d'un clergé dans ce

que l'on appelle les vieilles colonies : Martinique, Guadeloupe et Réunion. Le R. P. Janin, qui fut longtemps curé de la cathédrale de Fort-de-France, rappelle, dans un savant et minutieux récit, l'histoire de ce clergé, depuis la fin des guerres napoléoniennes jusqu'à l'année où ces Missions furent érigées en diocèses réguliers.

La belle vie d'Henry Watthé, missionnaire, par Claire Faine-Leroy. Librairie nouvelle, Rambouillet. In-8 de 115 pp., 7 francs.

Le P. Watthé, Lazariste, fut d'abord longtemps missionnaire en Chine; revenu en France comme aumônier des travailleurs chinois, il dut y rester pour raison de santé et, incapable de rester inactif, il fonda à Vichy cette *Maison du missionnaire* qui rend les plus grands services aux missionnaires fatigués ou malades de toutes les Congrégations. Il était juste de rappeler le souvenir d'un si bon serviteur de la cause missionnaire.

Au Pérou, le Père J.-M. Chouvenc, apôtre des Indiens, par Th. Roth, C. SS. R. Lyon, Emmanuel Vitte. In-8 de 240 pp. avec 58 gravures et une carte.

Vie d'un ardent missionnaire rédemptoriste qui évangélisa les Incas du Pérou. Ce livre nous présente une mission bien peu connue, et pourtant d'un grand intérêt.

Aux prises avec Ranavalona la sanguinaire, par le R. P. de la Devèze, S. J. Paris, Bloud et Gay, collection « La grande aventure ». In-16 de 190 p., 6 francs.

La collection « La grande aventure » a déjà publié plusieurs récits missionnaires qui se distinguent par leur valeur littéraire, l'intérêt des aventures narrées, et surtout par un esprit profondément chrétien. C'est donc une collection pleinement recommandable et bienfaisante. Dans ce volume, le R. P. de la Devèze, procureur de la Mission de Tananarive à Paris, raconte les débuts tragiques de la reprise de l'évangélisation de Madagascar, vers la fin du XIX^{e} siècle, et l'héroïque audace de missionnaires qui ont préparé les splendides moissons de l'Église malgache d'aujourd'hui.

Paul Catrice.

Notes bibliographiques : Écrits spirituels

E. Dussault, *Sept ans d'examen particulier*, à la suite de saint Thomas (Conférences aux Ursulines). Vertus cardinales, vertus théologales. Lethielleux, 1935. 1 vol. in-8° couronne de XII-190 pp., 12 fr.

P. Boumard, *Préchons l'Évangile*, tome V : les Miracles. Paris, Procure générale du Clergé, 1936. 1 vol. (12×19) de 284 pp.

P. Louis de Gonzague, O.M.C., *Traité inédit sur la présence de Dieu*, composé en arabe par un ancien missionnaire capucin d'Alep, traduit en français, avec introduction et notes. Assise, Collegio S. Lorenzo da Brindisi, 1935. 1 vol. (12,5×19,5) de LXXXIII-106 pp., 7 lires.

P. Carpentier, *Vierges sages, vierges folles*. Collection « Paroles de vie », vol. VI. Desclée de Brouwer, 1936. 1 vol. (9×14) de 206 pp., 7 fr.

E. Neubert, S.M., *Mon idéal, Jésus Fils de Marie*. Adopté par les Congréganistes et Enfants de Marie. Marseille, Publiroc, 1933. 1 vol. (9×14) de 158 pp., 4 fr. 50.

Karl Adam, *Jésus et son Message devant nos Contemporains*. Conférence traduite par E. Ricard. Paris, Casterman, 1936. 1 vol. in-16 jésus de 80 pp., 6 fr.

Albert Bessières, S.J., *Face au Paganisme*. Jésus et l'âme contemporaine : Jean-Baptiste et Hérodiade. Cinq conférences sur le néo-paganisme, et retraite pascale commentant l'*Ave Maria*. Éditions Spes, 1936. 1 vol. in-8° couronne de 303 pp., 10 fr.

A. de Parvillez, S.J., *Ce que nous donne le Christ* : sa paix, sa vie, son pardon, son Cœur, sa Mère, son Eucharistie. Radio-sermons, Carême 1936. Éditions Spes, 1 vol. (14×19) de 82 pp., 5 fr.

R.P. Martin, *Pour aimer la Sainte Vierge* comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, d'après sa poésie « Pourquoi je t'aime, ô Marie ». Office central de Lisieux, 1935. 1 vol. (13×16) de 192 pp., 6 fr.

F. Hyacinthe Dondaine.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)